

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 4.

JEUDI, 26 JANVIER 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration informe les Abonnés qui font relire L'OPINION PUBLIQUE que la Table des Matières du Vol. XII (1881) ne sera prête que vers le milieu du mois de Mars prochain.

Pour toutes lettres d'argent, mandats sur la poste chèques, etc., etc., adressez, comme auparavant, à M. G.-B. BURLAND, gérant de la COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Montréal.

ÉTUCTIONS !

La population française assez restreinte d'Ottawa donne cet hiver un spectacle d'activité intellectuelle que nous aimerions à voir dans toutes les villes et villages considérables de la province de Québec. Il ne s'y donne pas moins de trois cours publics sous les auspices de son Institut canadien, sans compter les séances littéraires du dimanche. Dans l'un de ces cours, M. l'abbé Tabaret, du collège d'Ottawa, traite de l'économie politique. M. McCabe expose les principes de la minéralogie. Enfin M. Benj. Sulte attire, tous les jeudis, autour de son fauteuil, nous allions dire de sa chaire de professeur, une foule de plus en plus nombreuse, avide d'entendre dérouler sous ses yeux les pages de l'histoire du Canada. C'est le cours le plus suivi et le plus attrayant à raison du sujet en lui-même et de l'intérêt palpitant que M. Sulte a le talent de faire naître dans ses brillantes causeries. Pour nous servir d'une expression populaire, M. Sulte sait son histoire du Canada sur le bout de son doigt. Il fait beau l'entendre discourir sur son sujet avec une abondance de langage qui ne faiblit jamais, avec une clarté qui ne laisse aucun coin de nos annales dans l'obscurité, avec une science qui lui permet d'embrasser une époque dans ses moindres détails pour faire saisir les idées qui l'ont dominée. Nous avons vu des hommes parfaitement au courant de notre histoire, émerveillés de son vaste savoir. Il est à regretter que Montréal, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, St-Jean et Sorel, n'aient pas un cours d'histoire de ce genre. Le peuple y puiserait de grands enseignements, échaufferait son patriotisme à cette parole ardente et aimerait davantage son pays.

* *

Il serait cependant facile d'organiser des conférences populaires dans les centres dont nous venons de parler. Chacune de ces villes possède des écrivains, des littérateurs, des hommes de professions, amis des lettres, qui n'auraient qu'à se préparer pour traiter, de main de maître, les sujets qu'ils auraient étudiés. On dirait que l'hiver une foule de nos villages subissent l'influence de la nature environnante : de même que celle-ci s'enveloppe de neige et se plonge dans le repos, de même les habitants paraissent vivre dans une atmosphère d'inertie qui n'est pas sans charme ; mais à l'encontre de la nature qui puise de la force dans ce repos, cette somnolence affaiblit et conduit à la torpeur intellectuelle. Pour l'homme d'affaires qui a peiné, tout le long du jour, ce que nous demandons paraît friser l'exigence. Mais l'homme d'affaires a besoin de fixer son esprit sur autre chose que sa besogne quotidienne sous peine de le voir perdre de sa force.

* *

Québec et Ottawa sont les deux villes qui s'occupent le plus de travaux intellectuels. La raison en est bien simple. Ce sont deux capitales, qui donnent l'hospitalité à un certain nombre de fonctionnaires publics, appartenant à notre petit monde des lettres. Il s'en trouve parmi eux qui utilisent leurs longues soirées pour le plus grand bien de leurs concitoyens. On ne

saurait s'attendre à un pareil mouvement littéraire à Montréal, ville pleine d'activité, où les affaires vous poursuivent longtemps après les heures de bureau. L'avocat qui a donné audience à ses clients toute la journée, ne rentre souvent chez lui que pour préparer ses réquisitoires et ses factums. Le journaliste n'a pas trop de ses soirées pour préparer la tartine quotidienne que le journal distribuera le lendemain. Il y a bien les clubs de jeunes gens qui sont des foyers d'activité, mais on y fait de la politique, on se prépare à la lutte. Toujours le côté pratique des choses à Montréal.

* *

Crémazie disait, dans une de ses lettres publiées par la *Revue Canadienne* :

“ Avant la renaissance, les couvents possédaient le monopole des travaux intellectuels, parce que les laïques qui auraient eu le goût et la capacité de cultiver les lettres ne pouvaient se vouer à un travail qui n'aurait donné du pain ni à eux ni à leurs familles.

“ Les moines n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques, et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain, l'étude et la prière.

“ Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen-âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique, ne saurait subvenir à leurs moindres besoins.”

Il me semble que les employés publics plus ou moins teintés de littérature, sans être moines, devraient jouer, à Ottawa et à Québec, un peu le rôle de ces religieux qui, au moyen-âge, ont propagé les sciences et les lettres. Comme eux, ils n'ont pas à se préoccuper du lendemain. Qu'ils s'occupent donc de travaux intellectuels en dehors des heures de bureau sinon par goût, au moins par intérêt, c'est le seul moyen de lutter contre l'abrutissement qui envahit les personnes condamnées à un travail routinier, qui n'impose à l'esprit nul effort et partant nul essor.

A.-D. DECELLES.

LA CRISE FINANCIÈRE EN FRANCE

Notre journal a été des premiers ici à signaler les immenses spéculations qui se faisaient en France et à prévoir une crise qui vient d'arriver. L'agiotage a atteint ses dernières limites et aujourd'hui les liquidations se font péniblement. Les banqueroutes se succèdent avec rapidité et des spéculateurs qui se croyaient naguère riches à millions sont aujourd'hui sans le sou.

Nous avons parlé dans le temps de l'*Union Générale*, dont les actions de 125 francs ont fait en quelques jours 1,600 francs de prime. Le succès inouï de cette société a provoqué la jalousie des institutions rivales qui se sont coalisées pour l'écraser. Dans la coalition se trouvaient surtout des banquiers juifs qui regardaient l'*Union* comme une institution cléricale. M. Bontoux, son directeur, a vu venir l'orage sans trembler. Pendant que ses rivaux lui faisaient la guerre sans merci et aussi sans prudence, il prenait ses mesures et surprit ses adversaires dans le piège qu'il leur avait tendu ; ce fut une déroute générale dans le camp israélite, et l'on estime les pertes des banquiers juifs à trois cents millions. Au nombre des malheureux spéculateurs, se trouvent les financiers qui ont fait des placements dans notre province.

M. Bontoux passe aujourd'hui pour le premier financier de France, et si Henri V montait sur le trône, il serait certainement son ministre des finances ; mais c'est là une éventualité que rien ne fait pressentir à l'heure présente. M. Bontoux, à peine connu, il y a quelques mois, jouit aujourd'hui d'une renommée européenne. Le *Times* en parlait dans un de ses derniers numéros, et son correspondant, M. de Blowitz, après avoir entendu un de ses discours, le proclamait l'un des plus forts orateurs de France.

Dans son dernier rapport, M. Bontoux, répondant à

ceux qui prétendaient que l'*Union Générale* était embarrassée, répondait qu'elle avait 250,000,000 de francs disponibles. S'il a dit vrai, cette institution n'aura pas de mal à traverser la crise actuelle. Malgré sa richesse l'*Union* a vu ses parts baisser de 225 francs dans une journée la semaine dernière.

La spéculation s'est emparée de presque toutes les classes de la société ; tout le monde veut faire fortune rapidement et sans travailler. Les agioteurs ont parcouru les campagnes de France pour y placer toutes espèces de valeurs en échange des économies des paysans. Ceux-ci ont pris l'alarme il y a quelque temps, et ont donné ordre de vendre ; c'est ce qui a amené une baisse énorme sur le marché. On espère toujours que cette crise ne dégènera pas en panique et qu'elle a passé le moment le plus dangereux.

Hix.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

31 Décembre 1881

MA CHÈRE AMÉLIE,

Je passe sans transition de la prose à la poésie ; en d'autres termes, j'échange la poêle contre l'écritoire. Il n'y a qu'un instant, en effet, j'étais transformée en un Vatel moderne, et, revêtue d'un large tablier de cuisine, armée d'une formidable fourchette, je retirais d'une bassine de graisse bouillonnante d'appétissantes croquignoles.

À l'époque du jour de l'an, vois-tu, cette pâtisserie constitue, dans nos campagnes, le mets national par excellence et il est reconnu que le Canadien, comme bien d'autres peuples, a un faible pour les traditions qui favorisent sa gourmandise.

Sous ce rapport, les enfants pauvres du voisinage surtout, se montrent animés du patriotisme le plus ardent, sinon le plus désintéressé. Dès l'aurore d'une année nouvelle, ils nous arrivent en foule, heureux de remplacer le pain sec de la maison paternelle par une friandise à laquelle ils rêvent depuis longtemps, qui, à leurs yeux, représente un vrai festin de sybarite et qui, tout en apaisant leur faim, flatte agréablement leur goût. C'est donc aux bambins affamés de nos alentours que sont destinés les deux immenses plats qui se pavant sur le buffet de la cuisine, en attendant l'heure solennelle de la distribution des étrennes.

J'ai cherché à donner à celles-ci les formes les plus fantaisistes : ainsi il y a des étoiles, des losanges, de petits bonhommes, voire même de friands cavaliers dans lesquels les petites filles mordront sans pitié—ceux-là seuls étant à croquer. Ce sera pour moi, bonne amie, un spectacle à la fois comique et original de voir ces pauvres enfants s'en retourner en gambadant, les uns comparant minutieusement leurs croquignoles entre elles, les autres admirant candidement le sucre éblouissant qui les recouvre et s'efforçant en vain de rattraper les parcelles qui s'en détachent et vont se confondre avec la neige étincelante.

À la vue d'une joie si vraie, si naïvement exprimée, involontairement je ferai un rapprochement entre ces joyeux tapageurs et les enfants des villes. Gâtés, pour la plupart, par une tendresse aveugle, ces derniers ont perdu leurs francs rires, l'aimable enthousiasme de leur âge. Inondés en quelque sorte des riens coûteux qu'on leur donne, et cela avec une prodigalité qui ne leur laisse pas même la jouissance du désir, ils accueillent avec indifférence, parfois même avec une moue dédaigneuse, les plus riches brimborions, les plus succulentes friandises.

Moi-même, chère Amélie, n'ai-je pas vu s'évanouir, comme une vaine fumée, cette belle période de l'existence où un cornet de dragées suffisait à mon bonheur, se dissiper cette insouciance qui, ignorante de la vie, de ses épreuves, se berçait d'illusions et de rêves ? Quelques mois à peine ont suffi, hélas ! pour donner à mon caractère une teinte moins gaie ; car, à la riante adolescence a succédé la jeunesse pensive ; aux plaisirs folâtres du couvent, les devoirs sérieux de la famille. En feuilletant mon journal, ce soir, j'y retrouve même,

mêlées à des pages empreintes d'une gaieté folle, plusieurs pages de deuil. Seront-elles les dernières? Non, me dit un secret pressentiment, ce fantôme de l'avenir!

Quant à ma chère amie de là-bas, la joie que je désire pour elle, en ce moment, sera aussi—ma propre expérience me le fait pressentir—bien voisine de la tristesse; car sur cette terre, on ne peut être heureux sans qu'une ombre, venue du passé ou de l'avenir, obscurcisse le moment présent. Mais au fond d'une âme vraiment chrétienne, il y a toujours une sorte de satisfaction intime, même dans la douleur. C'est ce sentiment religieux, qui reporte au ciel toutes les souffrances, comme toutes les joies, que je prie le ciel de l'accorder, ou plutôt d'augmenter en toi.

Mes vœux se réaliseront-ils pour toi, au milieu des devoirs de ta position actuelle ou, prenant ton vol vers des régions plus élevées, iras-tu, pendant l'année nouvelle, demander à la contemplation ou à l'héroïsme de la charité l'accomplissement de mes souhaits?

En attendant la solution de ce problème, je t'annonce, en riant bien fort, qu'ici on me prête des idées de vocation religieuse. Mainte commère brode sur le canevas de mon avenir. L'une pose sur mon front le bandeau de l'ursuline, l'autre me donne la blanche cornette d'une fille de Marguerite Bourgeois; celle-ci me couvre de la pesante livrée des servantes des pauvres, celle-là de la robe sombre de la Carmélite. Ouf!!! j'étouffe!.....

Ne serait-ce pas avec raison, Amélie, que je répéterais à ces personnes, si anxieuses de voir le dénouement de ma situation présente, la parole d'un condamné qui, se rendant à l'échafaud, voyait la populace se presser vers le lieu de l'exécution: "Attendez donc, mes bons amis, on ne fera rien sans moi!"

Tu sais sans doute que Mathilde Desruisseaux va entrer dans la nouvelle année, appuyée sur le dévouement d'un époux. Après avoir assisté aux débuts parfois plaisants d'une jeune femme de ménage inexpérimentée, j'aime maintenant à me représenter notre amie, sérieuse maîtresse de maison, faisant gravement les honneurs de son agreste domaine. Je prends plaisir à la voir s'initier bravement à ces détails domestiques qui font la ménagère modèle et cherchant à se mettre au niveau des questions élevées qui établissent un nouveau lien entre le mari et la femme assez intelligente pour s'en pénétrer.

D'un autre côté, je reconnais aussi qu'avec ce changement dans la destinée de Mathilde, s'est rompu un nouveau lien dans ma vie. Sans doute mon affection pour cette ancienne compagne reste la même, mais elle a perdu le cachet de l'expansion. Entre elle et moi, vois-tu, se dressera sans cesse, sévère et menaçante, l'ombre d'un mari, d'un mari à qui elle dit tout, qui s'arroge, l'indiscret, le droit de tout savoir et de tout juger. Dans nos tête-à-tête n'apparaîtront que rarement les souvenirs de notre heureux passé—les épouses malheureuses seules jettent un regard rétrospectif sur les années écoulées—mais toujours, et toujours reviendra le nom du mari. "Mon mari a dit ceci, mon mari a fait cela," répétera sans cesse l'aimante Mathilde. Il a beau, ce cher mari, posséder toutes les perfections physiques et morales, sa femme seule peut prendre plaisir à causer de lui et à en entendre causer les autres. Peu de poésie, par conséquent, mais beaucoup de prose dans mes rapports avec une amie mariée.

Que jamais donc, Amélie, tes rêves à toi ne s'enlacent autour d'un nom étranger au tien! Que ton cœur, soigneusement gardé des dangereuses atteintes de l'amour, reste libre, uniquement rempli par l'inaltérable affection de

/ Ton imparfaite, mais fidèle amie,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

ERRATA.—Il s'est glissé, dans l'impression de la dernière lettre de Marguerite Deschamps, une erreur que nous rectifions. Ainsi au lieu de lire, dans le numéro du 5 janvier dernier, page 2e, colonne 1re, ligne 57e: ses galeries, il faut lire: six galeries.

En outre, dans la colonne 2e, ligne 51e de la même page, au lieu de: curieux calculs, on doit trouver: sérieux calculs.

CHOSSES ET AUTRES

Les journaux anglais de Montréal ont mis au jour, la semaine dernière, une affaire dans laquelle l'inoctensive moutarde a joué un grand rôle. Qui aurait jamais cru que cette graine modeste serait jamais employée comme agent de régénération sociale! Après cela, on peut s'attendre à tout. Oyez cette histoire:

Il existe dans notre bonne ville une institution appelée *Harvey Institute*, qui recueille des enfants abandonnés, des orphelins. Il paraît que les châtimens corporels y sont interdits. Comme la directrice ne pouvait corriger les moutards confiés à ses soins, par la seule vertu de persuasion, elle eut recours à la moutarde pour leur inculquer de bons principes. Lorsqu'un enfant se montrait rebelle à ses ordres, de suite, on lui appliquait

quelque part une emplâtre de moutarde ou, comme disent les médecins, un sinapisme. L'enfant, ayant le feu au...dos, se plaignait, pleurait vingt fois plus que s'il avait reçu un bon fouet, ancien système. La directrice, grâce à la moutarde, pouvait se conformer aux règlements et tout de même punir les enfants à son gré.

Tout marchait pour le mieux au gré de la directrice; les enfants croissaient en sagesse et dans une sainte horreur de la moutarde. Malheureusement, les murs parlent et les femmes aussi quelquefois. Une bonne, préposée à la garde des enfants, ébruita la découverte, fit connaître au dehors la vertu curative de la moutarde. Les journaux en parlèrent et crièrent à la cruauté. Une enquête demandée et accordée réunit dans l'institution une vingtaine de dames nommées juges de ce cas grave.

Il y a eu examen de la cause, nous disent nos confrères; un médecin apporta ses lumières et, chose à peine croyable, les dames, au nombre de dix-huit sur vingt, exonèrent la directrice en lui recommandant, toutefois, de garder à l'avenir la moutarde à la cuisine.

Il paraît que les blessures n'étaient pas très graves; car, disent les journaux anglais, *the children could get sit down*, "les enfants, après la punition, pouvaient encore s'asseoir," phrase qui nous porte à croire que la moutarde avait chauffé à l'endroit où, d'après une coutume antique et solennelle, l'enfant reçoit les corrections paternelles et maternelles. D'aucuns prétendent que les blessures étaient assez graves et qu'elles laissaient des traces un mois après l'application.

Calino le naïf dirait que cela serait fâcheux si ces pauvres petits restaient marqués pour toujours!

Toute cette affaire est foncièrement ridicule et fait perdre presque de vue la question d'humanité.

Il y a eu là brutalité cent fois pire que la punition défendue.

Il est évident qu'une société protectrice de l'enfance est aussi nécessaire qu'une société protectrice des animaux.

—o—

Notre violoniste, M. Oscar Martel, est arrivé il y a quelques jours de Toronto, où il s'était rendu, à la demande de la Société Philharmonique, pour prendre part à un concert que cette association a donné le mardi 17 courant. Devant un auditoire d'élite, qui comptait plus de deux mille personnes, M. Martel est demeuré à la hauteur de son talent. Les journaux de Toronto, *Le Globe* et *Le Mail* surtout, donnent de très longs détails sur cette soirée musicale et parlent de M. Martel dans des termes très élogieux. "Il y en a très peu de sa force dans la province de Québec, disent ces journaux, où le talent pour le violon est beaucoup plus grand que parmi la population d'Ontario."

Nous sommes très heureux du succès obtenu par M. Martel à Toronto. S'il a remporté des couronnes chez nos voisins nous nous en réjouissons, car M. Martel est un jeune homme qui honore son pays.

—o—

Plaisant.—Le moment était arrivé de sacrifier huit petits chats sur neuf: on choisit le plus beau—et il faut noyer les autres. Mlle Berthe, âgée de neuf ans, pleurerait à chaudes larmes.

—Oh! les pauvres petits! Maman, je t'en supplie, ne les fait pas noyer!

La mère expliqua qu'il fallait être raisonnable, que la pauvre chatte ne pouvait nourrir tant de petits affamés.

—Il fait si froid! reprit Berthe en sanglotant.

—C'est l'affaire d'une minute.....

—Eh bien! mère, s'il faut absolument les noyer, au moins accordez-moi une chose...

—Laquelle?

—Faisons chauffer l'eau!

NOS GRAVURES

MARTIN KANKOWSKI

Martin Kankowski, condamné à mort pour avoir assassiné miss Mina Muller, dans l'Etat du New-Jersey, E.-U., a expié son crime le vendredi 6 courant. Dans la nuit qui précéda l'exécution le malheureux a bien dormi. Notre gravure représente la cellule du condamné. Dans quelques heures cet homme, qui paraît très heureux, ne sera plus qu'un cadavre. A côté de lui, assis, un ministre du culte.

Le *Courrier des Etats-Unis* nous donne quelques détails sur les derniers moments de Kankowski:

"Martin Kankowski a très bien dormi toute l'avant-dernière nuit. En s'éveillant il s'est grandement préoccupé de ses funérailles, et il n'a été tranquilisé à cet égard qu'après que l'entrepreneur de pompes funèbres, William Volk, a eu pris sa mesure pour le cercueil et lui a promis de l'enterrer décemment. Le condamné lui a serré les mains en le remerciant avec effusion. Il a aussi adressé de chaleureux remerciements à l'aide-géolier Lydell, pour avoir pris la peine de le coiffer et de bien broser ses vêtements.

"A 9 heures, le jury de la cour et celui du shérif ont fait leur entrée dans la prison, et un peloton de 95

hommes de police a pris possession de ses abords. Une foule immense était assemblée dans Newark avenue, mais nul ne pouvait franchir sans permis le cordon de police. Une émotion visible s'est emparée de la multitude à l'arrivée de la voiture apportant le cercueil de l'homme encore plein de santé qui devait dans quelques instants être un cadavre de par la loi.

"A 10 heures moins quelques minutes, le shérif Cronin est entré dans la cellule où le condamné s'entretenait avec le Rv. Maas, et ayant annoncé que l'heure était venue il a ajouté: "Martin Kankowski, si vous avez quelque chose à dire, c'est l'endroit et le moment." Kankowski a répondu en allemand, d'une voix très forte: "Je suis innocent; j'en lève la main; je le jure devant le Seigneur!" L'ordre d'exécution a été lu, et un aide du shérif a attaché les bras du patient et l'a coiffé du bonnet noir. Le cortège s'est acheminé aussitôt après vers l'échafaud. En descendant l'escalier, Kankowski a crié trois fois "adieu." Puis en passant entre les jurés échelonnés de chaque côté du corridor, il a échangé des poignées de mains avec plusieurs d'entre eux. Une fois sous l'échafaud, il a dit d'une voix retentissante: "C'est une honte pour l'Etat de New-Jersey de pendre un innocent. Je ne meurs pas en meurtrier, mais en victime." Il n'avait pas achevé ces mots que son corps a été hissé brutalement. La force de la secousse a causé la rupture du cou et la mort a été presque instantanée."

LE DERNIER VOYAGE DE HENRY HUDSON

La perte de *La Jeannette* rappelle un peu le dernier voyage de Henry Hudson, célèbre explorateur des mers du Nord.

Hudson est né vers le milieu du XVIe siècle. Dès son jeune âge, il manifesta du goût pour les voyages d'aventures. En 1607 il partit d'Angleterre pour aller à la recherche du passage du Nord-Ouest. Il ne réussit pas. En avril de l'année suivante il s'embarqua de nouveau, toujours dans le même but. Il ne fut pas plus heureux que la première fois. En 1609 il entra dans la Compagnie des Indes Hollandaises, et partit d'Amsterdam pour le détroit de Davis. Le climat, très rigoureux dans ces parages, obligea Hudson à naviguer vers les côtes américaines. Il entra dans la rivière qui porte son nom, remonta jusqu'à Albany, gagna Chesapeake Bay, puis fit voile pour l'Angleterre. En avril 1610 Hudson nolisait un navire, partit avec 23 matelots. En juillet il passa le détroit de Davis. De là il entra dans la baie qui porte son nom et qu'il explora en tous sens. Déçu, découragé de voir échouer tous ses efforts, à la veille d'une saison qui promettait d'être rigoureuse, Hudson décida de passer l'hiver dans cette baie pour en repartir au printemps suivant. Malheureusement les vivres manquèrent. Les matelots, voyant la mort devant eux, se révoltèrent et s'emparèrent du vaisseau. Ils prirent le capitaine, son jeune fils et sept matelots malades, descendirent une chaloupe y déposèrent ces neuf infortunés qu'ils abandonnèrent sans pitié. C'est cette dernière scène que notre gravure représente.

LE NOUVEL ASILE DE NUIT DE LA RUE CLIGNANCOURT, A PARIS

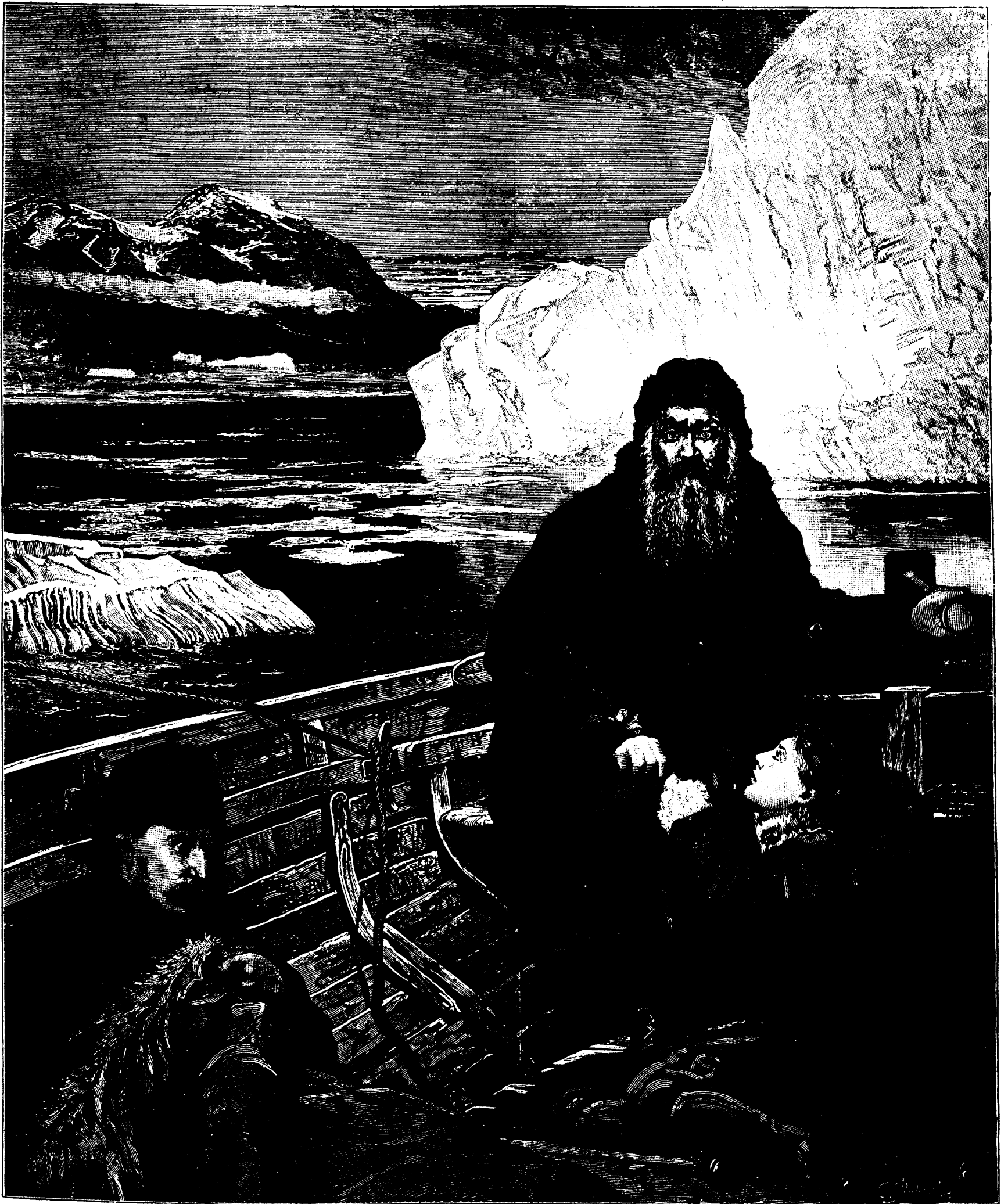
Il y a quelques semaines, a été ouvert, rue Clignancourt, un nouvel asile de nuit. On sait quels services sont rendus par ces établissements de bienfaisance. Une bonne nuit passée dans un lit, quel rêve, hélas! pour un grand nombre de pauvres gens! Le nombre de ceux qui n'ont point de logement est si nombreux à Paris que l'on frémit quand on cherche à s'en rendre compte.

Les établissements de ce genre, que l'on doit aux âmes charitables, sont nombreux à Paris; il y en a pour les vieillards et les enfants des deux sexes. Celui de la rue Clignancourt est exclusivement réservé aux femmes. Il s'ouvre à 6 h. du soir et se ferme à 9 h.; mais, bien longtemps avant la dernière heure, il est plein. Parmi les pauvres femmes qui viennent là chercher un repos de quelques heures, il y en a qui appartiennent aux classes élevées de la société, des institutrices, des artistes, etc. La majeure partie se compose d'ouvrières. On leur donne un bain, un repas, puis on les conduit au dortoir.

Puisse la charité publique, en attendant que soit résolue la question sociale, multiplier ces maisons qui rendent aux infortunés un peu de force et un peu de courage.

Mes demoiselles me disaient: voyez comment papa est bien portant depuis qu'il fait usage des Amers de Houblon; il a été guéri d'une maladie déclarée incurable.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LE DERNIER VOYAGE DE HENRY HUDSON

AUTOUR DU MONDE

Nous publions ci-après une nouvelle lettre de notre jeune compatriote, M. Joseph Massue, qui fait en ce moment le tour du monde. Nos lecteurs liront avec plaisir la relation qu'il fait dans la lettre qui suit d'une partie de son voyage dans l'Inde : de Calcutta à Bénarès, la ville sainte des Indiens.

BÉNARÈS, 7 octobre 1881.

UN MOT SUR LE CHEMIN DE FER INDIEN

Il y a trois classes de wagons. Les premières ne sont fréquentées que par les Européens et quelques riches indigènes. Les voitures sont très confortables ; les banquettes, larges et commodes, peuvent servir de lit ; de plus, la partie supérieure de chaque dossier se relève et, maintenu par deux points d'appui et une courroie attachée au plafond, forme au besoin une nouvelle couchette superposée à la première, absolument comme dans la cabine d'un navire. Dans un compartiment placé à l'une des extrémités, on trouve une fontaine d'eau glacée, un cabinet de toilette, etc.

La foule des natifs qui s'empile dans les voitures de troisième forme 97 pour 100 du nombre total des voyageurs. On les enferme à clef dans des wagons couverts et munis de grilles, comme des moutons en foire. Les femmes, *natives females*, occupent des wagons spéciaux. Le tarif de la première classe est à peu près le même qu'en Angleterre ; celui de la seconde est moitié de la première, et celui de la troisième le tiers de la seconde, de sorte qu'un voyageur payera six fois moins en troisième qu'en première. Cent vingt livres de bagages sont accordées aux passagers de première et soixante à ceux de seconde. Les stations sont solidement construites, ornées de plantes grimpanes, de roses, de fleurs et de petits jardins bien entretenus. Des *policemen*, convenablement vêtus, coiffés d'un turban marqué au chiffre de la compagnie, veillent au maintien de l'ordre. Ils font le salut militaire à tout Européen et se tiennent au port d'armes en sa présence. Dans les principales stations, on a installé des buffets où l'on peut manger des repas chauds et froids.

Le 7 octobre, à huit heures du soir, je me rendais à la gare de Howratt, et j'allais commencer mon voyage dans l'intérieur, et pour mes débuts franchir d'une seule traite les 476 milles qui séparent Calcutta de Bénarès.

Dans la nuit du 8 octobre, nous avons passé à Burdwan, ville de 32,000 habitants et résidence d'un *rajah*, le plus riche propriétaire du Bengale. Ce contribuable paye au gouvernement, pour l'impôt foncier de ses états, une rente annuelle de 400,000 livres sterling.

Nous sommes à Nawadi ; la campagne est bien cultivée. A Lakki-Serai on rejoint le Gange ; à neuf heures on traverse Patna, vieille cité mahométane peuplée de 160,000 habitants, centre du commerce de l'opium et capitale du Bohai.

La ville, pauvrement bâtie, se développe sur une immense étendue, le long de la rive droite du Gange, qu'un épais rideau de palmiers dérobe à la vue. De blanches mosquées surgissent au-dessus des toits grisâtres, partout de larges routes ombragées de beaux arbres, des étangs et des petites pièces d'eau où la population aime à se baigner.

Un peu plus loin on passe Boukipore, station civile de Patna, où l'on remarque de jolies maisons européennes, puis à Dinapore, cantonnement militaire important.

Quelques milles après la station de Bihta, la ligne traverse la Soane sur un magnifique pont, long de 4,500 pas et formé de 28 arches d'une portée de 150 pas.

Nous courons à travers une plaine interminable, moins boisée que ce matin, et découpée d'une infinité de rivières.

Une multitude d'indigènes, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau d'étoffe, piétinent dans une boue liquide pour enterrer la précieuse graine. La voie est bordée de haies d'ephorbes ; les palmiers deviennent de plus en plus rares. Enfin, quittant la station Mogal-Serai, nous reprenons un embranchement de 7 milles qui vient se terminer sur la rive méridionale du Gange, juste en face de Bénarès. Il est quatre heures ; en 19 heures et pour 22 roupies (\$9.24), je viens de franchir une distance égale à celle de Montréal à Philadelphie.

Je traverse le Gange, ayant devant moi tout le panorama de la cité sainte, mais, aveuglé par les rayons obliques d'un soleil couchant, je ne le distingue qu'imparfaitement. On remonte sur la rive opposée en escaladant une falaise boueuse et, après avoir traversé de misérables faubourgs, on atteint, à quatre milles plus loin, les cantonnements anglais de Tekrole. Au détour d'une large avenue, ma voiture pénètre dans une vaste enceinte gazonnée, parsemée de vieux arbres, et s'arrête devant le péristyle d'une jolie construction flanquée de plusieurs pavillons : c'est le Clark Hotel qui m'avait été recommandé comme le meilleur de Bénarès.

BÉNARÈS

Dans les établissements que les Anglais ont formés aux Indes, ils ont cherché autant que possible à éviter le contact de la population native. C'est ordinairement à trois ou quatre milles que s'élèvent leurs habitations,

disséminées dans un vaste emplacement planté de beaux arbres et percé en tous sens de larges voies magnifiquement entretenues. Les mouvements et les choses vraiment dignes d'intérêt se rencontrent dans la ville native.

A six heures du matin, une calèche à deux roues vient me prendre à l'hôtel. Un guide m'accompagne, nous suivons une route poudreuse, le long de laquelle sont groupées les échopes et les cabanes des indigènes, pauvres huttes de boue et de paille.

A mon entrée en ville, le fonctionnaire indigène proposé à la garde du poste de police, me salue respectueusement. Le type de la population me paraît ici supérieur à celui de Calcutta. Les hommes ont le teint plus clair, ils sont plus grands, mieux constitués et mieux vêtus ; beaucoup portent des pantalons. Leur démarche et leurs allures ont quelque chose de noble et de fier.

Après avoir suivi un certain nombre de rues populeuses, nous arrivons enfin sur les bords du Gange. Là je quitte la voiture et embarque dans un bateau que mon guide a retenu à l'avance.

Commodément assis dans un large fauteuil de rotin, installé sur la dunette, nous descendons le courant le long de la rive gauche, passant en revue lentement et tout à mon aise l'incomparable décor qui se déroule sous mes yeux.

C'est vers quatre heures du matin que les femmes de haute caste, se dérobant aux regards indiscrets, descendent au bord du fleuve pour s'y livrer aux ablutions journalières prescrites par les livres sacrés. Depuis longtemps ces dames ont regagné leur demeure, mais les *ghauts* n'en présentent pas moins une animation incroyable. Une foule bronzée, aux vêtements multicolores, se presse sur les derniers gradins. Hommes, femmes, enfants entrent pêle-mêle dans le fleuve, chacun est muni de son vase de cuivre, bien reluisant, qu'il remplit d'eau sainte et dont il s'asperge le corps à diverses reprises. Des brahmanes ventrus sèchent au soleil leurs vêtements mouillés, d'autres, abrités sous de larges parapluies, distribuent aux fidèles des colliers de fleurs jaunes que ceux-ci se passent au cou et qu'ils égrenent ensuite dans le fleuve.

Une épaisse fumée s'élève d'une plate-forme à demi ruinée qui s'avance au-dessus des eaux ; c'est là que l'on brûle les cadavres, dont les restes carbonisés seront précipités dans le fleuve, si le feu allumé par une main parcimonieuse n'a pas complètement achevé son œuvre de destruction.

Un corps humain, à moitié décomposé, descend le fil de l'eau, à quelques pieds de la barque, sans que nul y fasse attention. Plus loin, la ligne des édifices qui bordent le rivage est brusquement interrompue ; des escaliers disjoints, des *ghauts* inclinés, des tours penchées disparaissent à demi dans une vase noire et gluante. Mais partout on remarque la même animation, la même foule priant à la face du soleil, le même va et vient de groupes bizarres et de longues files de femmes portant sur leur tête de brillants vases de cuivre. Sur une étendue de trois à quatre milles, des palais magnifiques flanqués d'élégantes balustrades et de pavillons superposés alternent avec les pyramides élancées des sanctuaires hindous.

Toutes ces constructions sont assises sur une ligne imposante de hautes et puissantes murailles. Car dans la saison des pluies, le fleuve s'élève jusqu'à quarante pas au-dessus de son niveau actuel.

Bénarès étant la ville sainte des Hindous, la plupart des *rajahs* et de riches particuliers ont voulu y élever de pieuses fondations, ou du moins s'y faire construire une habitation ; de là cette longue succession d'édifices si variés de style, depuis la pagode brahmanique et le temple de Nepaul, jusqu'à la belle mosquée Purengzeb.

Tout Hindou croit que s'il meurt dans la ville sainte (Bénarès), il ira au ciel.

Deux fois, de la barque, je vois défiler ce magnifique panorama, unique au monde, puis, reprenant la voiture, je me fais conduire à la pagode consacrée à la Déesse Dourga, épouse de Siva, et patronne des singes.

Plusieurs centaines de ces animaux vivent dans le temple ou dans ses environs, errant en liberté par les rues, sur les murs des jardins ou sur les terrasses des maisons. Le temple consiste en un quadrilatère entouré d'une colonnade ouverte que domine un bel étang bordé de gradins. Du centre s'élève une élégante pyramide couverte d'une infinité de tourelles et de sculptures délicates, représentant toute la série des animaux que la mythologie hindoue a élevés au rang des dieux. On me fit voir, dans la cour, l'emplacement des sacrifices. Ce lieu est en grande vénération parmi les indigènes.

Dans l'après-midi, toujours en compagnie de mon guide, je visite la mosquée que l'empereur Purengzeb a élevée sur l'emplacement d'un temple de Vichnou. C'est avec les matériaux de ce temple, démolé par ses ordres, que le conquérant mongol a fait construire ce monument grandiose destiné, dans sa pensée, à affirmer le triomphe de Mahomet sur Brahma.

Dans le voisinage se trouve la célèbre pagode de Siva que l'on appelle le Temple d'Or. Siva est la divinité régnante à Bénarès, aucune autre idole ne compte un aussi grand nombre d'adorateurs. Son temple est une

construction basse, de mesquine apparence, situé au milieu d'un labyrinthe de rues étroites et populeuses.

Au centre d'un petit enclos s'élèvent, sur une plate-forme de pierre, trois chambres surmontées de coupes, dont deux seulement sont couvertes d'un revêtement en or, dû à la munificence de Ranjit Sing, roi de Lahore. Dans chaque chambre se dresse la borne symbolique connue sous le nom de *linguam*. Cet emblème de la fécondité universelle, que l'on retrouvera à chaque pas dans toutes les parties de l'Hindoustan, où règne le culte de Siva, est exposé à la vénération publique. Les hommes viennent déposer devant l'idole des fleurs jaunes et des graines de riz ; les femmes l'arrosent de quelques gouttes d'eau ou de beurre fondu. La contenance de la foule est fort peu édifiante, autour de moi tout le monde s'agit dans l'espoir de me soutirer quelques paisses.

Des vaches sacrées promènent leurs ennuis çà et là, fourrageant d'un air mélancolique les feuillages et les fleurs qui jonchent le sol. Le peuple, qui tient la race bovine en grande vénération, s'écarte religieusement devant ces animaux qui, sans aucun respect pour la sainteté du lieu, salissent tout sur leur passage. Des dévôts personnages recueillent précieusement ces reliques d'un nouveau genre, auxquelles ils attribuent une merveilleuse efficacité pour certains usages physiques ou spirituels.

Un enclos voisin renferme le *Puits des Connaissances*, élégante construction surmontée d'une colonnade de quarante piliers. Il s'en échappe des exhalations méphitiques, évidemment engendrées par la décomposition des offrandes végétales que les pèlerins y jettent à profusion, ce qui n'empêche pas ceux-ci de puiser sans cesse l'eau putride qu'ils boivent sur place ou rapportent précieusement dans leur pays.

Les environs du Temple d'Or sont riches en sanctuaires d'un beau travail, parmi lesquels je me contenterai de citer celui dédié à la déesse Ampurna, que ses adorateurs invoquent pour se préserver de la famine.

A l'autre extrémité de la cité s'élève l'observatoire, fondé en 1680, par Jey Sing, astronome distingué et roi de Jeypore. Cet observatoire, bien que fort délabré, offre au visiteur un intéressant spécimen d'une noble et élégante architecture. Sur la terrasse, on remarque des cartes célestes gravées sur des dalles en marbre et de gigantesques instruments en pierre. Du haut d'un balcon finement découpé, on aperçoit le magnifique palais du Maharajah de Bénarès, auquel les Anglais font une pension de deux millions de roupies en échange des États dont il a dû céder à la souveraineté.

Accompagné de Pursotum (mon guide), je complète ma visite de Bénarès par une promenade à pied à travers les bazars du quartier commerçant. Les rues sont tellement étroites, que la circulation en voiture y serait impossible. Elles sont dallées, bordées de hautes maisons de pierres avec balcon aux étages supérieurs. Quelques-unes se distinguent par une façade richement sculptée ; d'autres sont couvertes de peintures à fresques représentant des scènes religieuses, des fleurs ou des dessins géométriques.

Les boutiques sont petites et obscures, ce sont des espèces de fours ou plutôt de niches creusées dans la muraille à trois ou quatre pieds du sol de la rue. Le marchand, abrité par un auvent, se tient en dehors, accroupi sur un petit mur faisant saillie et couvert de nattes.

Je visite quelques bazars où se vendent de belles étoffes de soie et de velours brodées d'or, de fines mousselines constellées de paillettes métalliques, des objets en laque, des idoles de bronze, des vases et des plats de cuivre merveilleusement ciselés.

En retournant à l'hôtel, je visite le collège de la Reine, bel édifice gothique, construit au centre du jardin ; on y remarque un musée indien et une riche collection de manuscrits orientaux.

Je ne voudrais pas quitter Bénarès sans faire une visite aux ruines Bouddhiques de Sarnath, à quatre milles des cantonnements anglais.

Deux vieilles tours ruinées, dont l'une est encore revêtue en partie de sculptures intéressantes, sont tout ce qui subsiste de l'antique cité qui florissait sur cet emplacement au quatrième siècle de notre ère, et dont l'importance devait être considérable, ainsi que l'attestent les débris qui s'élèvent aux alentours.

Bénarès, comme je l'ai déjà dit, est la métropole religieuse de l'Inde. Son origine remonte à la plus haute antiquité. Elle était déjà ville sainte il y a 2,500 ans. Aujourd'hui, elle renferme 5,000 pagodes et temples hindous et 350 mosquées. Sa population est de plus de 180,000 habitants.

Son industrie est variée, tels que les étoffes de soie, de coton et de laine. Son commerce se fait en diamants et en pierres précieuses.

Dans la soirée du 9, la lune brillait du plus vif éclat à travers le feuillage des grands arbres. Longtemps je restai étendu sur un des fauteuils de la veranda, me reposant des fatigues du jour.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*.)

—Adieu, Moreau, dis-je, et nous nous lançâmes sur le lac dans notre canot.

—Au revoir, monsieur, et bonne chance, répondit Moreau du bord de la grève.

Puis, allumant sa pipe, il tourna sur son talon et disparut dans la forêt.

Nous étions dans les bois-francs du Canada. Nous avions laissé la dernière maison d'habitant pionnier de l'autre côté de la rivière, et nous commençons réellement notre voyage de cent milles, à travers une forêt encore inexplorée. Notre route était la grande route naturelle des pays boisés, les cours d'eau et les lacs, et notre véhicule était une pirogue, c'est-à-dire un canot creusé dans un tronc d'arbre.

Mais pourquoi une pirogue ?

Eh bien ! je crois que nous, pauvres gens de bureaux, de professions, de livres, allons en campement beaucoup pour la même raison pour laquelle Antée touchait la terre, et que plus nous nous mettons près de notre mère commune, plus forts nous devenons. Nos savants n'ont pas encore décidé, je pense, dans quelle barque fragile l'homme se confia, pour la première fois, sur les vagues ; mais certainement qu'après le tronc d'arbre au naturel, la pirogue doit avoir été le premier moyen de se transporter à la surface des eaux.

Ainsi, en choisissant une embarcation pour notre expédition, je mis de côté la chaloupe et tout autre bateau comme trop compliqué, trop civilisé, et j'accéptai joyeusement ce tronc d'arbre creusé, comme plus rapproché de la nature. Et maintenant je voguais dans mon petit canot avec toute l'ardeur d'un vieux nautonnier. Notre canot, car tel est le nom que l'habitant donne à cette espèce d'embarcation, était jadis un beau pin dans la forêt. C'était maintenant un beau billot long de vingt-six pieds et demi, large de deux pieds et quatre pouces. Grossièrement creusé et les deux bouts façonnés à peu près en forme de poupe et de proue, ressemblant un peu à un canot d'écorce.

L'équipage se composait de trois hommes, mes deux guides et moi. Les deux guides étaient frères, James et George Dall. George, le léger et joyeux célibataire ramait à l'avant ; James, le grave et digne père de famille, manœuvrait à l'arrière son puissant aviron. J'étais assis au milieu du bateau sur une robe de buffle avec une ligne et un fusil de chasse de chaque côté de moi. Notre bagage était entassé derrière moi et me faisait un appui fort acceptable.

Ainsi nous traversâmes le lac du Castor—grande mare parsemée de lis-d'eau, et si peu profonde, que nos avirons touchaient le fond à chaque coup. Nous gagnons son débouché et nous glissons sur les eaux calmes du Ruisseau du Castor. Des troncs d'arbres tombés avancent vers nous, des deux rives marécageuses, leurs branches fétides couvertes de mousse. Puis, les bords se rapprochent et s'élèvent, le courant augmente et le tranquille ruisseau se change en un cours d'eau ridé et agité. Les guides échangent leurs rames pour des perches. Le courant se précipite de plus en plus, l'eau baisse toujours, jusqu'à ce qu'enfin avec un bruit désagréable, son que j'appris bientôt à détester, le canot s'échoue solidement sur un lit de cailloux au milieu du ruisseau.

Les guides sautent par dessus bord, tirent et poussent le bateau en avant. C'est un rude ouvrage. Je l'allège de deux cents livres en sautant à l'eau moi-même, abandonnant mon siège sur la robe de buffle, pour un bain froid dans le Ruisseau du Castor.

Nous avançons péniblement, faisant flotter notre canot sur les étangs assez profonds, le soulevant et le traînant sur les bas-fonds. Mais quelque chose de pire nous attendait encore. Après un détour que faisait le cours d'eau, nous rencontrons une quantité de cèdres tombés et étendus en travers du ruisseau. Nous faulifier entre eux nous eut pris trop de temps ; alors, usant des dernières forces de l'équipage entier, nous levons, nous poussons, nous tirons, nous traversons enfin notre pirogue par dessus ce chaos.

Notre après-midi se passa à nous traîner par dessus les bancs de sable et les arbres abattus, avec quelques instants de repos, de temps à autre, quand nous pouvions flotter sur quelque étang. Une telle route détruirait toute autre espèce de bateau, et mon respect pour la pirogue allait toujours croissant.

En tirant notre canot par dessus un cèdre, tombé à un pouce au-dessus de l'eau, il s'accrocha par le milieu.

Pendant que nous reprenions haleine pour un nouvel effort, Jim me dit tout doucement :

—Une belle place pour camper, monsieur, là-haut, à votre droite. Il y aurait là du bon bois pour notre feu.

Je regardai à ma montre ; il était six heures et demie.

—Peut-être ne trouverons-nous pas une aussi bonne place plus loin, monsieur.

Je tombai d'accord avec lui. Que le canot reste où il est. Nous débâllons notre tente et nos provisions, et nous préparons notre campement sur le joli cap.

Notre tente était en forme d'appentis, un toit et deux

côtés, mais entièrement ouverte du devant. Elle avait sept pieds de large, sept pieds de profondeur et sept pieds de hauteur en avant, s'inclinant en arrière jusqu'à terre. Faite de toile très mince, elle ne pesait que quelques livres et, pliée, pouvait être mise dans un sac de vingt-quatre pouces sur dix. Elle était dressée sur deux perches et maintenue en position par des cordes.

Telle était notre demeure des bois.

Jim fait du bois pour le feu, George coupe des rameaux pour nos lits. La tente est dressée, nos lits parfumés sont préparés, le feu pétille et le souper est à cuire avant que l'obscurité soit arrivée. Nous mangeons à la lueur de notre feu, la sombre forêt se dessinant autour du cercle lumineux qu'il décrit.

Mes guides jasant entre eux en français, et avec moi dans la même langue tant que je puis les comprendre, et parlant anglais quand ils s'aperçoivent, par l'expression de ma figure, que ma science du français est dé passée.

Mes compagnons me sont une bonne preuve de la vigueur et de la ténacité de la langue française et de son pouvoir à se maintenir, même quand elle vient en contact avec la langue anglaise. Jim et George sont anglais pur sang. Leurs parents étaient les enfants de soldats anglais et de femmes anglaises, membres d'une colonie militaire fondée par l'Angleterre dans ces solitudes. Cette colonie eut beaucoup de privilèges et ses premiers membres reçurent, leur vie durant, des rations du gouvernement anglais.

Mais des Canadiens-Français s'établirent autour de cette colonie anglaise. Les deux langues vinrent en compétition, et aujourd'hui, le français est victorieux, l'anglais tend à disparaître.

Mes guides, petits-fils de soldats anglais, quoique parlant l'anglais, lui préférèrent le français et s'en servent toujours entre eux ; de plus, les enfants de James, qui a épousé une canadienne, ne parlent et ne comprennent pas un seul mot de notre langue, ils ne connaissent que le français.

De nouvelles bûches sont jetées sur nos chenêts de bouleau, les flammes se raniment et s'élèvent. Etendus sur le dos, reposant sur les rameaux odoriférants, les pieds au feu qui illumine notre tente ouverte, nous nous endormons en regardant les étincelles pétillantes et dépassant dans leur course le sommet des arbres pour se perdre parmi les étoiles.

Le chant d'un oiseau nous réveilla. Il faisait encore nuit ; une brume épaisse enveloppait la forêt. Aucun signe du jour n'était visible à nos yeux, mais le chant de l'oiseau nous assura que le jour avait lui.

C'était un petit gazouillement plaintif, une voix isolée dans le bois solitaire, que nous entendions en cette matinée du mois d'août. C'était bien différent du beau chœur de ces mille chanteurs ailés qui célèbrent l'aurore en un jour de printemps.

Bientôt une pâle lumière grise perça la brume. Alors l'oiseau se tut. Le jour apparaissait à nos yeux. Notre joli feu n'était plus qu'une masse de cendres blanches, parmi lesquelles un seul charbon brillait comme un œil de feu. George lui bâtit un toit de copeaux, et une belle flamme le récompense. Je vais me plonger dans le ruisseau, et à peine suis-je habillé qu'on m'appelle pour déjeuner—des gâteaux de sarrasin bien chauds, des grillades de lard salé et une tasse de café bouillant. Une bûche, une souche ou une boîte, voilà nos sièges, et l'assiette sur nos genoux, nous faisons un repas de rois.

—Voulez-vous un peu de sirop d'érable sur vos gâteaux, monsieur ?

—Mais certainement ; et d'où nous vient ce luxe ?

—Oh ! nous l'avons fait avec notre pain de sucre et un peu d'eau !

Et c'était du sirop délicieux ; et nos gâteaux ne ressemblaient en rien à ceux des hôtels, si minces et si fragiles. Chacun d'eux était de la grandeur de la poêle, épais d'un demi pouce ; mais ils étaient légers et bien cuits, et dans les bois personne, j'en suis sûr, trouve que leur volume soit un défaut.

Nous levons le camp, plions nos bagages, poussons notre canot par-dessus l'arbre qui l'avait retenu toute la nuit et continuons à descendre le courant. Il n'était que sept heures et vingt minutes. Le voile de brume se déchira au-dessus de nos têtes et le ciel bleu nous apparut à travers. L'eau devint plus profonde ; notre canot grattait encore sur les bancs de sable, mais nous l'en arrachions sans sauter à l'eau, ce qui nous plaisait bien. Bientôt un grand ruisseau s'ajoute au nôtre sur notre droite et avec cette aide nous nageons facilement.

Maintenant le courant se ralentit, il est paresseux, l'eau est noire et profonde. Nous entrons dans un étang rempli d'aulnes, à travers lesquelles le courant décrit des courbes et des tournants. Les aulnes étendent dans l'eau, de chaque rive, leurs longues tiges entrelacées, et leurs branches forment une barrière de feuilles en travers de notre chemin, le ruisseau, qui coule sous le fourré, et disparaît aussi complètement que s'il était entré dans les entrailles de la terre. Rame et perche, tout est devenu inutile ; étendus sur le dos, nous saisissons les tiges qui se croisent au-dessus de nos têtes, et petit à petit nous sortons de ce dédale, mais non sans peine. Les branches secouent sur nous leurs feuilles toutes imprégnées de la rosée du matin. C'était

une navigation à l'aveugle si jamais il en fut ; je lui préférerais encore une prison de brume en plein océan. Ainsi nous nous traînâmes pendant un mille. Puis tout à coup, avec un cri de joie, nous voilà dans une rivière trois fois large comme notre ruisseau. Le courant coule entre deux belles grèves couvertes de cailloux, une forêt majestueuse couvre les deux rives, des montagnes bien boisées s'élèvent en amphithéâtre, à perte de vue, et au-dessus de nos têtes brille le beau ciel bleu, dans lequel nous voyons disparaître les derniers vestiges de la brume.

Debout dans le canot, nous nous délassons les membres, remerciant le ciel d'être si beau, le courant si propice. Ensuite nous atterrissons pour nous débarasser d'une véritable cargaison de feuilles, de tiges, de branches d'aulnes cassées, puis reposés, séchés par le soleil, nous commençons à descendre la rivière Gatineau, délivrés de toutes les difficultés, ayant une belle course en perspective.

L'eau était limpide comme du cristal, et cependant d'une nuance jaune sombre comme de l'ambre brûlée. Elle passait du jaune pâle au brun foncé, en coulant tantôt sur des lits de cailloux, tantôt à travers quelque petit étang. Notre canot traversait avec ce courant une véritable forêt vierge. Le bruit cadencé des rames rompait seul le silence et le calme. Jim entonne une chanson française, et les avirons l'accompagnent en mesure. Les montagnes se séparent ; elles sont remplacées par une belle herbe bien haute et bien verte, parsemée d'ormes majestueux qui s'élèvent de la plaine comme des colonnes corinthiennes.

Maintenant le cours de notre rivière est changé, elle dévie vers le nord, traverse une étendue de forêt, puis rencontre un terrain marécageux, envahi par les roseaux et les grandes herbes que la brise agite comme des vagues.

Jim cesse de chanter. Lui et son frère mettent de côté leurs perches, évitant de faire le moindre bruit et prennent leurs avirons.

—Etes-vous prêt, monsieur, me demande Jim.

—Prêt ! Et pourquoi ?

—Mais vous pouvez vous attendre à voir un orignal par ici, ou un caribou.

Je saisis mon fusil.

—Ils descendent souvent, en été, dans des endroits tels que celui-ci, pour se plonger dans l'eau jusqu'au cou, pour brouter l'herbe ; et si on rame bien doucement, bien tranquillement, on peut avoir la chance de les approcher ; mais s'ils entendent le moindre bruit d'un caillou que la perche ferait rouler, vous n'en verrez pas un, ils auront fui. Mais voici une bonne chance pour nous : un *bogan* à votre droite, monsieur.

—Et qu'est-ce qu'un *bogan* ?

—C'est un nom indien, monsieur ; peut-être l'avez-vous entendu nommer *logan* ou encore *poke-logan*. Ce sont trois des noms que les sauvages donnent à des endroits où l'eau verte semble se séparer du courant et forme un petit étang très peu profond et couvert par l'herbe des marécages. Mais regardez bien, monsieur, nous y voilà.

Notre canot dépassait alors l'embouchure d'une espèce de petite lagune, couverte de nénuphars, bordée de roseaux et abritée par la forêt. Nous regardions le plus attentivement possible chaque objet que l'étroite embouchure nous permettait d'apercevoir. Je m'attendais à chaque instant à voir paraître les branches d'un andouiller, à entendre un caribou bondir hors de l'eau et s'élaner dans le fourré. Mais je ne vis rien, je n'entendis rien, et le *bogan* fut dépassé.

Est-ce par une simple coïncidence que la nappe d'eau que les sauvages nomment *bogan*, soit la *lagune* de l'anglais, qui vient de la *lagune* de l'italien ?

Ne voyant donc aucun caribou, James et George reprennent leurs perches et poussent en avant notre pirogue dans les eaux calmes de la rivière qui s'élargit de plus en plus.

En tournant une pointe, nous apercevons tout à coup un butor perché dans les aulnes, tout au bord de l'eau, le cou droit, le bec en l'air, et raide comme une bûche. Il avait l'air si drôle, dans son étrange position, que nous passâmes à trois pieds de lui, sans essayer de l'attraper. Un instant après, je regrettai de n'en avoir pas fait une addition à notre pot-au-feu.

—C'est un jeune oiseau, remarqua Jim, il ne peut pas voler ; voilà pourquoi il semblait ainsi faire sa prière, le bec en l'air. Voici ce qu'il lui faut. Regardez ; je vais le prendre avec ma perche.

Il parlait encore que l'oiseau déployait ses ailes et s'envolait remontant la rivière. Je tirai de suite et le blessai à l'aile. Jim lui avait tourné le dos avec mépris, en le voyant s'envoler, et me regardant lever mon fusil et faire feu, il s'écria :

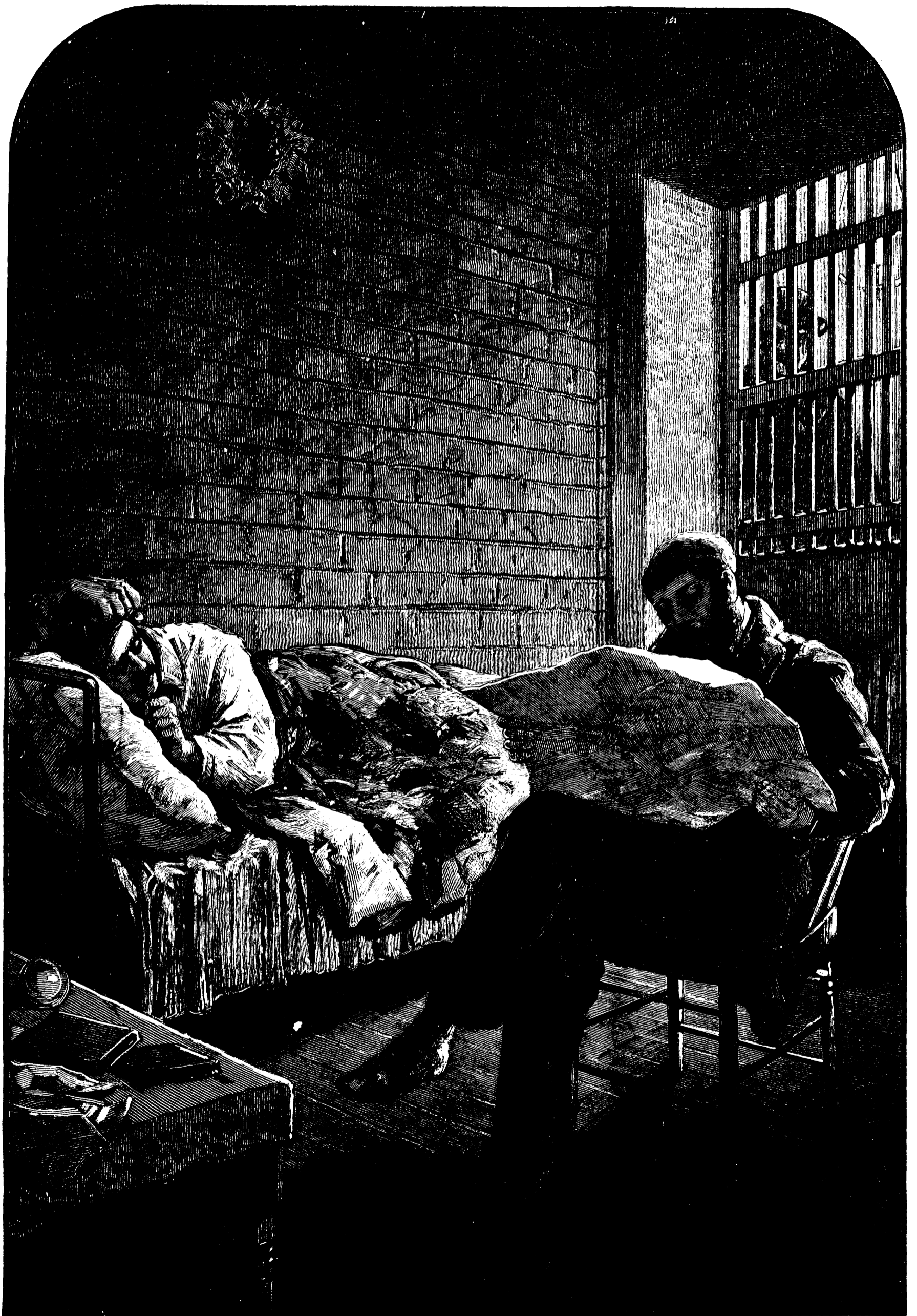
—Mon Dieu, monsieur, quelle espèce de fusil avez-vous donc là, qui part avant que vous ayez eu le temps de viser ? Est-il parti par accident, monsieur, ou avez-vous tiré sur quelque chose ?

—Regardez en avant, lui dis-je.

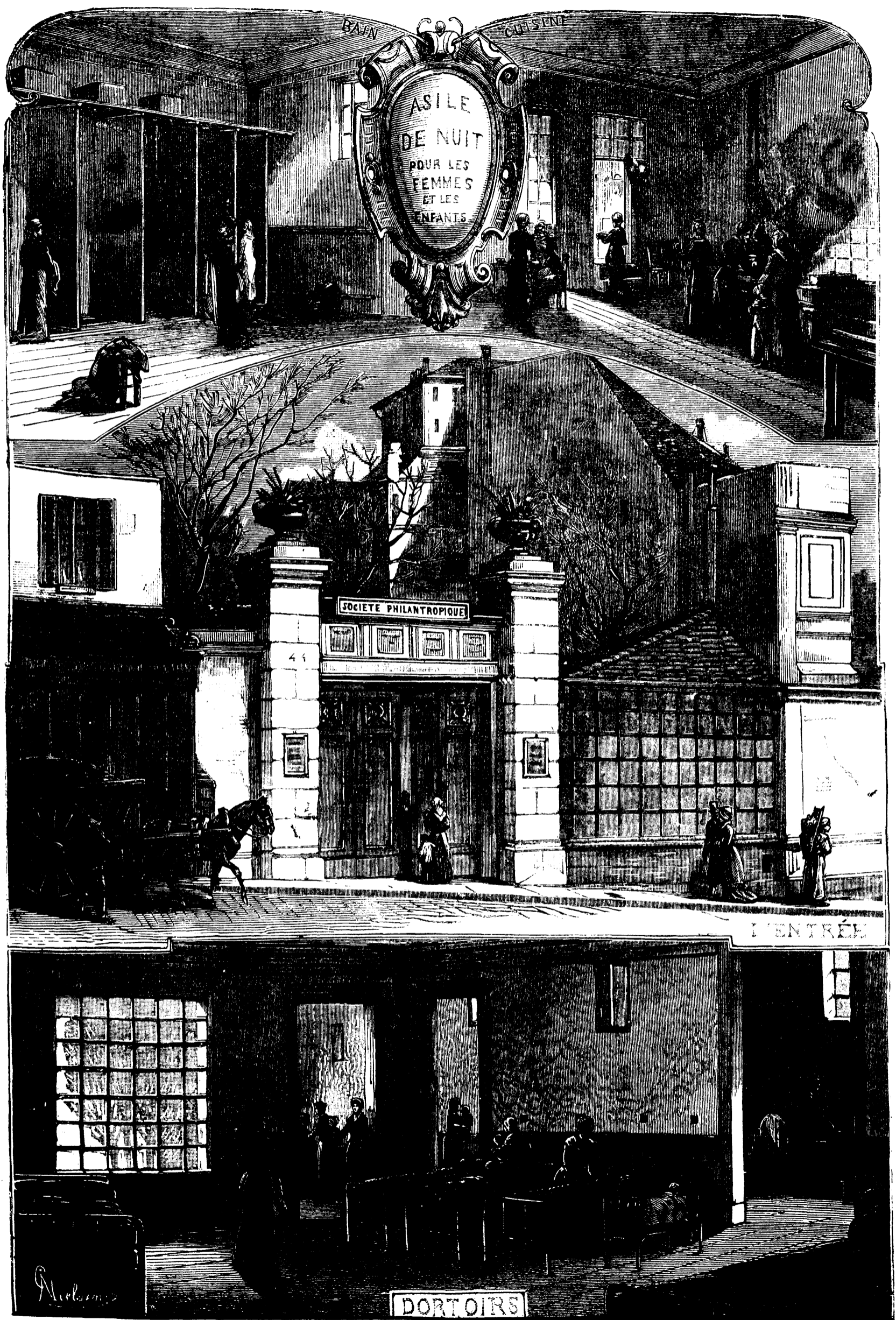
James se retourna et vit le butor mort et flottant sur l'eau tout près du canot.

Il le releva, il était tout mystifié et, me regardant, il me demanda :

—Est-ce vous qui l'avez tué, monsieur ?



LE MEURTRIER MARTIN KANKOWSKI—LA DERNIÈRE NUIT



L'asile de nuit de la rue de Clignancourt

—Oui.

—Quand vous avez tiré, alors ?

—Certainement.

—Tué au vol ! Eh bien ! monsieur, je n'ai jamais vu telle chose auparavant, et vous êtes le plus adroit tireur, pour un monsieur, qui ait jamais visité ces lacs.

Imaginez-vous, ami chasseur, vous qui pouvez abattre une douzaine de bécasses sous bois, sans perdre un seul coup, imaginez-vous si on est primitif en ces régions, pour que tuer un pauvre butor au vol, vous pose de suite en grand chasseur !

Peu de temps après, nous vîmes une volée de canards nageant dans la rivière. Comme nous approchions, ils se dispersèrent en toute vitesse, leurs ailes leur servaient d'avirons et l'eau rejallissait tout autour d'eux. Chacun laissait derrière lui un double sillon, et tous ensemble ils me représentaient, en miniature, une flottille de bateaux à roues se défilant à la course à toute vapeur.

Ils n'iront pas loin. Quand un canard nous fuit, il faut dire : "loin des yeux, loin du cœur." Nous continuons à descendre le courant, ramant avec la plus grande précaution, nous tenant près de la rive gauche qui est bordée de buissons et sûrs de retrouver notre gibier quand leur frayeur sera calmée. Arrivés à une pointe de la rivière, nous nous couchons au fond du canot, le laissant aller à la dérive comme un billot abandonné. Les canards sont là, nageant au milieu de la rivière. Ils regardent avec crainte ce tronc d'arbre flottant, ils ont des doutes et se rapprochent pour une nouvelle fuite. C'est le moment propice pour le chasseur. Mon premier coup en abat trois, et du second coup j'en abats un quatrième au moment où la bande s'envole hors de tout danger.

En ramassant notre gibier, James me dit :

—Le fusil vaut mieux que la ligne aujourd'hui, monsieur.

C'était bien vrai. Car mes mouches les plus appétissantes n'avaient pas attiré une seule truite, quoique j'eusse jeté ma ligne dans tous les bons endroits de la rivière.

Nous continuons notre route. Les bords de la rivière s'abaissent, le bois s'éclaircit, des rayons de lumière filtrent entre les troncs des arbres, de petites échappées de vue se font jour à travers la forêt ; enfin, tournant une pointe, le beau lac du Grand Aigle nous apparaît, une belle nappe d'eau argentée, de neuf milles de long, étendue entre de belles montagnes boisées, exposée au beau soleil d'été.

Regardant à ma montre, je vis qu'il n'était que dix heures et vingt minutes ; nous avons laissé le campement depuis trois heures seulement, et en ce court espace de temps nous avons fourni une longue course, et nos aventures et nos plaisirs eussent suffi à remplir une semaine.

Mais ce que nous n'avions pas vu du tout, c'était une bonne place pour camper ; James m'en fit souvent la remarque, sachant bien que ce fait rendait hommage à la sagesse avec laquelle il avait choisi le campement de la nuit précédente.

Nous primes terre sur le bord du lac pour y manger notre lunch, et, après quelques instants de repos, nous nous remîmes en route. Choisisant mes plus belles mouches, je mis mes lignes à l'eau afin d'attirer, s'il était possible, la truite, souveraine du lac, jusque dans notre poêle à frire.

C'était un beau jour d'été. Le lac reposait comme un miroir entre les vertes collines. Nous voyions à neuf milles devant nous l'entaille de la montagne qui nous indiquait son débouché. Les montagnes, revêtues et ornées de leurs forêts vierges, se déroulaient de tous côtés en ondulations colossales. Jamais une habitation humaine n'avait profané cette solitude. Jamais le bruit du marteau n'y avait retenti.

Tout autour de nous et devant nous, de lieue en lieue, s'étendait la même vaste solitude. Et dans son sein souriait le lac, bordé des collines éternelles, rempli du calme et de la chaleur d'une matinée d'été.

George et James frappaient l'eau de leurs avirons avec la plus parfaite cadence ; c'était le seul bruit qui se fit entendre ; il me faisait l'effet d'une chanson pour endormir le jour languissant.

Le sommeil me gagnait : ma tête tombait en arrière. James me fit un oreiller avec un bout de la robe de buffle et je m'endormis.

—Quel est ce point noir là-bas sur la grève ?

C'était George qui parlait ainsi.

En un clin d'œil je fus éveillé et regardant dans la direction qu'il indiquait de sa rame, je vis, à peu près à un mille de nous, une tache noire sur l'étroite grève entre le bois et l'eau.

Est-ce possible ?—oui, cela remue—un ours ! Quelle bonne fortune ?

La tache noire se promène, s'arrête, descend jusqu'au bord de l'eau, se détourne et nous apparaît de profil, sa silhouette se détachant sur l'eau brillante.

—Voyez son petit avec elle, murmure James.

Mais l'ourson reste immobile, tandis que sa mère disparaît derrière le cap.

Les guides enfoncent leurs avirons avec force dans l'eau ; le canot glisse rapidement, mais sans bruit sur le

miroir du lac. Personne ne dit mot. Je me prépare. Ma seule arme était un fusil double—calibre 12—une arme légère, ce qu'il faut pour la bécasse et la bécassine. Je l'avais emportée, espérant fournir notre cuisine d'autres mets que le lard et du poisson, si nous rencontrions quelque canard ou quelque perdrix.

(La fin au prochain numéro)

Salle d'Asile, Rue Visitation, Montréal

Les œuvres de charité semblent se multiplier, mais le pauvre, confiant en la parole du maître qui a dit : "Donnez et il vous sera donné," apporte de grand cœur son obole, l'unit à l'aumône du riche, et voici que nos institutions de charité subsistent et prospèrent. De tous les quartiers de notre ville, on nous tend la main, soit pour le pauvre, soit pour la construction d'une église ou d'une chapelle, soit pour le soutien de communautés religieuses qui embrassent toutes sortes d'œuvres. A tous donnons de grand cœur, en nous souvenant que la charité ne saurait appauvrir. Le zèle, le dévouement de nos bonnes sœurs de la Providence est chose bien connue dans notre ville, et à toutes les portes où ces ferventes religieuses frapperont, elles seront sûrs de trouver des cœurs généreux pour subvenir à tous leurs besoins. Mais nulle part, plus que dans le faubourg Québec, doivent-elles s'attendre à rencontrer plus de sympathies, sur les œuvres admirables qu'elles y opèrent.

Depuis plusieurs années, une magnifique société, sous le titre de Dames Patronesses, s'est formée dans toute la ville pour leur venir en aide ; et disons de suite que ces Dames savent en toute circonstance montrer une générosité inépuisable et un dévouement sans bornes ; mais, on le conçoit, leur charité et leur zèle ne peuvent suffire à procurer aux bonnes sœurs de la Providence tout ce qui leur est nécessaire pour faire progresser des œuvres comme la salle d'Asile, la visite des pauvres et des malades. Que tous ceux donc qui comprennent l'importance de ces œuvres s'unissent pour venir en aide aux Dames Patronesses qui en ce moment font appel à la charité publique.

Ceux qui ont déjà visité les salles d'Asile savent ce qu'il faut de patience et de charité pour former 3 à 400 enfants de l'âge de 2 à 9 ans ; et personne n'ignore que les bonnes sœurs de l'Asile excellent dans ce genre, si difficile, d'éclairer ces jeunes intelligences, de leur donner les premières notions de la vertu avec celles de la science. Mais, laissons nos religieuses occupées de leurs enfants et de leurs malades, elles font très bien leur devoir, faisons le nôtre, c'est-à-dire, volons à leur secours, et ouvrons de grand cœur notre bourse à toutes les personnes qui demanderont en leur nom.

Asile de Beauport.—Un pauvre aliéné, nommé Elzéar Roy, pensionnaire de l'établissement, a été tué par un de ses compagnons. Le meurtrier, Paul Gendreau, est un homme doué d'une force herculéenne. Dans un accès de folie furieuse Gendreau s'arma d'un crachoir en bois, courut sur l'infortuné Roy et lui en asséna un coup violent sur la joue gauche. Roy mourut huit jours après. Gendreau, enfermé dans le cachot de l'asile depuis l'événement, paraît être très satisfait de ce qu'il a fait.

LA MORT DU JUSTE

Après le cours heureux d'une vie innocente
Pour le chrétien mourir n'est pas un triste sort ;
Car son bonheur augmente
En approchant du port :
Il voit sans épouvante
La mort !

Tout ce qu'elle a d'affreux ne saurait le surprendre ;
Sans alarmer son cœur, elle est devant ses yeux :
Il ne pouvait prétendre
Au bonheur en ces lieux
Et la mort va lui rendre
Les Cieux !

Il était ici-bas dans un séjour de larmes ;
Le jour qui les tarit est un jour plein d'attraits ;
En ce jour plein de charmes
Qui combla ses souhaits,
Il goûte sans alarmes
La paix !

Ce favorable jour vient terminer sa peine :
Il dit à la douleur un éternel adieu !
La mort brise la chaîne
Qui le tient en ce lieu ;
C'est elle qui le mène
Vers Dieu !

La mort de l'homme juste est un bonheur suprême :
Dieu seul peut rendre heureux un cœur comme le sien
Au prix de ce qu'il aime,
Le monde n'a plus rien ;
Il va voir Dieu lui-même,
Quel bien !

Des périls d'ici-bas, oui, la mort le délivre ;
Pour lui la mort devient une force, un secours,
Du bien qui la doit suivre
Rien ne finit le cours :
Le juste meurt pour vivre
Toujours !

Il était ici-bas dans la nuit la plus sombre ;
Mais la clarté du ciel succède à cette nuit.
Là sont des biens sans nombre,
Où la mort le conduit ;
Le monde n'est qu'une ombre
Qui fuit !

Malgré l'obscurité de cette nuit si noire,
Pour arriver au ciel cherchons le vrai chemin :
Pour prix de la victoire,
O bien heureux destin !
Dieu nous offre une gloire
Sans fin !

L'abbé PÉLEGRIN.

NOTES ET IMPRESSIONS

Singulier remous des idées : nos vieux maîtres de la libre-pensée remontent à l'orthodoxie, tandis que nos plus brillants élèves du spiritualisme officiel s'en vont à la dérive de la libre-pensée.

* *

On demande des conseils, mais on ne tient pas à les avoir bons, au contraire ; les bons conseils gênent souvent, les mauvais ne gênent jamais.

EDM. CONDINET.

* *

Les cieux ne racontent qu'impuissance et monotonie.

ALFR. FOUILLEE.

* *

Des demi-mesures et des demi-souhaits ne montrent que des demi-hommes.

NAPOLÉON I^{er}.

* *

En fait de gourmandise, on peut mettre les médecins au même rang que les évêques.

H. DE BALZAC.

* *

Le pêcheur à la ligne a toutes les émotions du joueur, moins le remords.

J. GIRARDIN.

* *

La partie supérieure, la partie divine de la politique consiste à distinguer quelles sont les réformes qui répondent à un besoin réel et actuel de la société, celles qui doivent être résolument éconduites.

EDM. SCHERER.

* *

La seule loi publique laissée à l'Europe par le congrès de Westphalie, est le meurtre pour le vol.

UN SOUVERAIN.

* *

On rirait d'un philanthrope qui s'en irait évangéliser les étrangleurs et les pickpockets avec une belle chaîne de montre, une tabatière en or enrichie de diamants, une bourse garnie de louis et un portefeuille bourré de billets de banque.

LE MÊME.

* *

Je n'appelle pas courage du faible l'impudence du roquet jappant après un dogue.

* *

Une plume honnête fait mieux encore que la lance d'Achille : elle guérit même les blessures qu'elle n'a pas faites.

G.-M. VALTOUR.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.

SOUS LA GUILLOTINE

J'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inoffensif.

J'ai conduit dans mes livres tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache comment un échafaud est fait. J'ai vu en gravure, c'est vrai ; mais la gravure laisse un souvenir bien vague.

J'étais donc tiré, malgré moi, vers la guillotine de madame Tussaud, ou plutôt vers la guillotine de M. Sanson, comme le dit une inscription clouée à la muraille.

Eh bien, je vous jure que c'est une mécanique fort ingénieuse, et dont le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier.

Celle de madame Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complète : le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé ; il n'y manque absolument que le condamné.

Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le coup pris dans cette lucarne ; en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur la bascule, passa sa tête par la lunette, et, une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son cou. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille.

Le Parisien était dans l'erreur. Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusqu'à ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse.

Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de lui-même fixe le dessus de la lucarne, et, comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné, parvint-il à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort.

Il fallait tout prévoir ! Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur sa bascule, la tête à la lucarne, voyant que l'on ne voyait rien, que le son qui garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée, essaya de relever le dessus de la lucarne pour retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer dans son hôtel.

Il se figurait l'effet qu'il ferait en France, en racontant à table d'hôte, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petit-fils de saint Louis avait passé la sienne.

Seulement, il ajouterait :

—Mais, moi, pas bête, je l'ai retirée !

Il avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez.

Malheureusement, il avait compté sans son hôte.

Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se refusa à tout mouvement.

Le Parisien insista : la lucarne tint bon.

Il comprit qu'il y avait un ressort et chercha le ressort.

Mais, tout à coup, il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux : c'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui, au lieu de faire relever la lucarne, ferait tomber le couteau.

Alors il se serait décapité tout seul, sans avoir la moindre envie de suicide, sans compter qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI.

Or, il lui semblait que, dans l'autre, le récit ne ferait aucun effet.

Le Parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se tromper de ressort, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'appeler.

Il appela.

On ne vint point.

Il cria.

Les visiteurs, entendant ses cris, s'approchèrent.

—Que diable fait là cet homme ? demanda un de ces bons Londrins que *Punch* désigne sous le nom de *cochneys*.

—Oh ! lui répondit un autre visiteur d'un esprit plus actif, cette bonne madame Tussaud ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la guillotine sans patient était dénuée d'intérêt, et elle a loué un brave jeune homme qui fait semblant d'être criminel ; seulement, comme on ne guillotine pas à Londres, elle a poussé la vérité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient.

—A l'aide ! au secours ! criaient le Parisien.

—Très bien, très bien, jeune homme ! répondait l'Anglais ; vous jouez merveilleusement votre rôle ; bravo !

—Mais, monsieur, criaient le patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par accident.

—Oh ! oui, bravo ! c'est comme cela qu'il faut continuer.

—Que dit-il ? demandaient les autres visiteurs qui s'amas-

saient en foule.

—C'est une leçon qu'il répète ; seulement, il la répète bien.

—Messieurs, messieurs, au nom du ciel, criaient le Parisien d'une voix qui allait s'affaiblissant ; messieurs, délivrez-moi ; mais faites bien attention, ne vous trompez pas de ressort ! Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et que je suis Français ; tous les hommes sont frères. . . . Messieurs, à l'aide ! au secours !

—Oh ! bravo ! bravo ! répétait l'Anglais.

Et chacun d'applaudir et de battre des mains.

Enfin, les applaudissements, les bravos et les battements de mains firent si grand bruit qu'un des employés de l'établissement accourut, fendit la foule et pénétra jusqu'au captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait.

Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qu'il lui arrivait du secours.

Il parlait un peu anglais ; l'employé de l'établissement parlait un peu français.

Les deux interlocuteurs finirent par s'entendre.

L'employé commença par expliquer la chose aux curieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendit le patient à la liberté.

De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans retard, à l'instant même.

—Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience ; de nos visiteurs est allé chercher sa femme, qui est restée près du berceau du roi de Rome ; je vous demande de demeurer jusqu'à ce que cette dame vous ait vu ; quelques secondes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

—Mais je ne veux pas rester une seconde de plus, moi ! je ne suis pas ici pour amuser votre public ; je suis ici comme les autres, pour mon argent.

—Patiencez, monsieur, patiencez.

—Mais cela vous est bien aisé à dire, vous. . . . J'étouffe, j'étouffe. Je vais avoir un coup de sang. A moi ! je. . . . j'ai. . . . ouffe !

—Où est-il ? où est-il, demandait la femme en fendant la foule.

—Le voilà, dit le mari.

—Tu m'avais dit qu'il criait ; pourquoi ne crie-t-il plus ? Je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres.

—Vous entendez, monsieur, dit l'employé, traduisant le désir de sa compatriote ; madame vous prie de crier.

Mais le patient ne soufflait pas.

—Vous êtes Français, monsieur, et, en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à une dame. Monsieur, deux ou trois cris voilà tout.

Non-seulement le patient ne criait plus, mais il ne bougeait même plus.

On eut alors l'idée qu'il s'était trouvé mal.

On fit jouer le ressort, on le tira de sa lunette, on le mit sur ses pieds.

Il s'affaissa sur lui-même.

—Comme on l'avait présumé, il était complètement évanoui.

On lui fit respirer des sels, on lui jeta de l'eau glacée au visage ; enfin, à la grande satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement, en revenant à lui, fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sur ses épaules, il poussa un cri de joie, et, sans réclamer son chapeau, qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de madame Tussaud.

ALEXANDRE DUMAS, père.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

LES BARBIERS

Tout change, excepté les barbiers : leur entourage, leurs manières restent toujours les mêmes. La première impression que l'on éprouve en entrant chez un barbier reste toujours la même pour toute la durée de notre vie.

Je me fis raser ce matin comme d'habitude. Comme je m'apprêtais à entrer dans la boutique, un monsieur passa devant moi. C'est ce qui arrive toujours.

Je me dépêchai, mais il ouvrit le premier la porte et me devança d'un pas ; je marchai sur ses talons et le vis prendre la seule chaise vacante desservie par le plus habile des garçons. C'est encore ce qui arrive d'ordinaire. Je m'assis, espérant hériter de la chaise appartenant au plus capable des deux qui restaient, car celui-ci était déjà en train de peigner son homme, tandis que son can arade n'avait pas encore fini de frictionner la tête du sien.

Avec le plus grand intérêt, je suivais attentivement les chances probables que j'avais. Quand je vis que le numéro 2 gagnait du terrain sur le numéro 1, mon intérêt devint de la sollicitude. Le numéro 1 étant venu à s'interrompre un moment, pour délivrer un bon de bain à un nouveau venu, perdit du terrain dans la course, et ma sollicitude dès lors tourna à l'anxiété.

Lorsque le numéro 1 se remit à la besogne et que comme son camarade ils en étaient arrivés à enlever les peignoirs de leurs clients, à épousseter la poudre de riz de leurs joues, et que tous deux simultanément allaient proférer le traditionnel : "A qui le tour, messieurs," ma respiration s'arrêta.

Mais, quand au moment palpitant de la lutte le numéro 1 s'arrêta pour passer plusieurs fois le peigne dans les sourcils de son client, et que je compris que la cause était perdue pour lui, je me levai indigné et quittai la boutique pour éviter de tomber aux mains du numéro 2 ; car je n'ai pas cette fermeté enviable qui rend un homme capable de regarder froidement le blanc des yeux d'un barbier inoccupé dans l'intention de lui faire comprendre qu'on ne veut pas de lui, et que l'on attend que la chaise de son camarade soit libre.

Je revins au bout d'un quart-d'heure, espérant être plus heureux, mais hélas ! Toutes les chaises étaient occupées maintenant, et quatre personnes attendaient silencieusement leur tour, l'air morne et ennuyé, comme quiconque attend son tour dans la boutique d'un barbier. Je m'assis sur un vieux canapé et tâchai de tuer le temps en lisant toute espèce d'annonces appendues à la muraille, concernant la teinture et la conservation des cheveux.

Ensuite, je lus les noms huileux étiquetés sur de vieux flacons à rhum devenus propriétés privées des clients ; puis les numéros ainsi que les noms des particuliers, sur les plats à barbe, réservés, rangés dans des casiers. Après quoi je me livrai à de profondes études sur les tableaux à bon marché et salis, qui décoraient la salle représentant, entre autres, des batailles, le portrait du nouveau président, de voluptueuses sultanes, et l'éternelle et fatigante jeune fille mettant les lunettes sur le nez de son grand-père, rageant *in petto*, contre le joyeux canari et le distayant perroquet, dont peu de boutiques de barbier sont exemptes.

Finalement, je me mis à fouiller dans les journaux illustrés, éparpillés sur une table et à en retirer les moins endommagés datant de longtemps, et me rappelant des épisodes oubliés.

Enfin, ce fut à mon tour.

Une voix s'écria : "A qui le tour," et je tombai naturellement entre les mains du numéro 2.

D'une voix mielleuse je lui annonçai que j'étais pressé, et il en parut aussi ému que s'il n'eût rien entendu. Il poussa ma tête en arrière et me mit une serviette. Il fourra ses doigts dans mon faux-col et y fixa la serviette. Il explora mes cheveux de ses griffes et me suggéra l'idée qu'ils avaient besoin d'être coupés. Je répondis que je ne voulais pas. Il explora de nouveau et dit qu'ils étaient trop longs et pas à la mode. Il vaudrait mieux les couper un peu—surtout par derrière.

Je lui répondis qu'il y avait à peine une semaine que je les avais fait couper. Il les regarda un moment avec attention et ensuite demanda qui les avait coupés. Je répondis vivement que c'était lui.

Je le tenais. Alors il chercha le cuir à repasser, en se regardant dans la glace ; s'arrêtant de temps en temps pour examiner son menton ou torturer un bouton sur son visage.

Ensuite il barbouilla de savon un côté de ma figure, et se préparait à en faire autant de l'autre côté, lorsqu'une bataille de chiens dans la rue attira son attention ; il courut vers la fenêtre et en attendant l'issue perdit deux shillings, en parlant avec les autres barbiers sur les résultats de la lutte. Chose qui me fit grand plaisir.

Il acheva de me savonner, trouva moyen de ne m'enfoncer que deux fois le blaureau dans la bouche et continua par me

frotter la barbe avec ses mains. Mais comme pendant cette opération il avait la tête tournée, occupé qu'il était à discuter avec ses camarades sur la bataille des chiens, il me fit naturellement manger une quantité considérable de savon, chose dont il ne parut pas s'apercevoir, mais dont je m'aperçus fort bien, moi !

Alors il se mit de nouveau à repasser son rasoir sur une vieille bande de cuir, ce qui lui prit assez de temps, grâce à une controverse à propos d'un bal masqué dans lequel il avait figuré la nuit précédente, en pantalon rouge et en manteau d'hermine, quelque chose comme une espèce de vieux roi, je suppose.

Il était si heureux de voir qu'on se moquait de lui à propos d'une jeune fille dont il prétendait avoir conquis le cœur à l'aide de ses charmes, que tout en se défendant des taquineries dont il était l'objet de la part de ses camarades, il ne cherchait que le moyen de prolonger la conversation. Cela lui donna l'occasion de se mirer une fois de plus dans la glace, puis déposant son rasoir, il se mit à se coiffer, ramenant ses cheveux devant, sur le front et par derrière, de part et d'autre sur les oreilles, en les séparant par une longue raie.

Pendant ce temps-là, le savon séchait sur ma figure et me brûlait la peau. Enfin il commença à me raser, meurtrissant mon visage de ses doigts, pour tendre la peau, faisant de temps en temps un manche de mon nez et ballottant ma tête de droite à gauche, suivant les exigences de l'opération, toussant et crachant tout le temps.

Tant qu'il se maintint sur les parties rudes de ma figure, je ne souffris pas trop. Mais quand il vint à ratisser, à racler et à tirailler mon menton, les larmes me vinrent aux yeux. Il m'introduisit alors un doigt dans la bouche pour raser plus facilement les coins de ma lèvre inférieure et ce fut ainsi que je découvris qu'une partie de ses fonctions dans la boutique consistait à nettoyer les lampes à pétrole.

Durant ce temps, je m'amusai à essayer de deviner où il me couperait le plus probablement. Mais il me prévint en me coupant à l'extrémité du menton, avant que j'aie pu résoudre mon problème.

Immédiatement il aguisa son rasoir, chose qu'il aurait pu faire auparavant. Je n'aime pas être rasé de près et ne voulais pas lui permettre de recommencer à nouveau. Je tâchai de l'engager à déposer son rasoir, craignant qu'il me touchât au coin du menton, la partie la plus vulnérable, je l'avoue, de mon visage, car si le rasoir y passe deux fois, je suis certain d'être blessé. Il répondit à cela qu'il voulait seulement effleurer une partie rugueuse, rasa quand même, et le feu du rasoir apparut aussitôt.

Il imbibait de suite une serviette dans du rhum, et s'en servit pour me tamponner atrocement le visage. Puis il me sécha la figure en tamponnant encore avec le côté sec de la serviette.

Mais rarement un barbier vous essuie le visage comme on le fait ordinairement.

Ensuite il me retamponna la partie entamée avec sa serviette, la couvrit de poudre d'amidon et l'aurait retamponnée et recouverte indéfiniment si je ne m'étais révolté et ne l'avais fait cesser.

Il me poussa toute la figure alors, me redressa la tête, laboura mes cheveux de ses doigts et examina ces derniers avec attention.

Il me proposa un champoing et dit que mes cheveux en avaient besoin, mais grandement besoin.

Je répondis que je les avais passés au champoing la veille, au bain. Je le tenais encore. Il me recommanda ensuite le *Régénérateur capillaire Smith*, m'offrant de m'en vendre un flacon. Il vanta le parfum de Jones, "les délices de la toilette" et m'en proposa. Il me présenta une poudre dentifrice, une atrocité de son invention et lorsque je déclinai, il m'offrit de participer à une affaire de coutellerie avec lui.

Il revint à ma tête, après avoir échoué dans ses diverses propositions, et m'aspergea de parfums de la tête aux pieds, pommada mes cheveux en dépit de ma défense, les frotant et les frictionnant à me les arracher, passa le peigne dans mes sourcils et me raconta les aventures d'un chien terrier qui lui appartenait.

J'entendis le sifflet de la locomotive et j'appris que j'avais manqué le train. Il enleva la serviette, me brossa, repassa son peigne dans mes sourcils et gaïement s'écria : "A qui le tour, messieurs."

Ce barbier, deux heures plus tard, mourait d'un coup d'apoplexie. Je laisse passer vingt-quatre heures pour prendre ma revanche. Je suivrai son corbillard.

MARK TWAIN.

A NOTER.—Le célèbre magicien Hermann, de réputation universelle, employait dans une attaque rhumatismale qu'il eût à l'épaule, l'Huile de St. Jacob et fut guéri. Il considère cette huile comme sans égale.

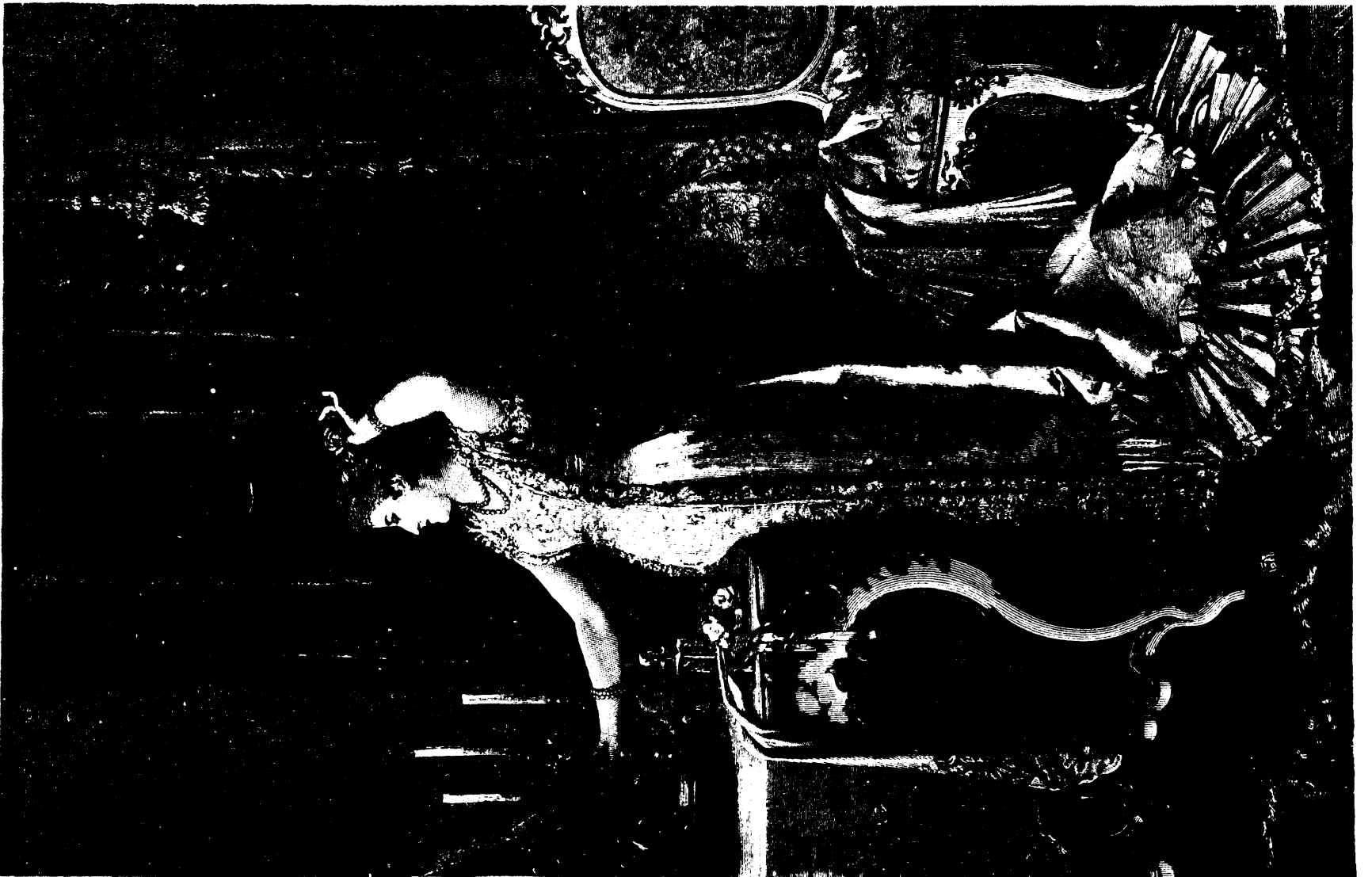
Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



PAUVRETÉ



RICHESE

NOUVELLES

CANADA

Les R.R. PP. Trappistes de Notre-Dame du Lac s'adresseront à la législature locale pour avoir un acte d'incorporation.

Le marquis de Lorne est arrivé à Halifax samedi, par le Parisian. Son Excellence est passée par Montréal dimanche soir, en route pour Ottawa.

Le Cabinet Local.—L'hon. M. Robertson, ministre des finances, a donné sa démission. Son successeur sera connu prochainement.

On dit que l'hon. M. McGreevy a entamé une correspondance avec le ministre des travaux publics au sujet de la construction d'un nouvel entrepôt de douane à Québec.

Une compagnie américaine est à choisir un emplacement, dans le voisinage d'Ottawa, pour y ériger une manufacture d'acier et de fer.

Ces jours derniers, les membres de l'Institut-Canadien et de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, ont présenté des adresses de félicitations au Dr Saint-Jean, à l'occasion de son élection comme maire de cette ville.

Son Excellence le Gouverneur-Général donnera un lever dans la salle du Sénat le 9 de février, et deux bals seront donnés aussi pendant la session du parlement. On dit que lady Balfour, sœur du marquis de Lorne, fera les honneurs de Rideau-Hall pendant l'absence de la princesse Louise.

L'état des banques du Canada, pour le mois dernier, constate que leur passif s'élevait, le 31 décembre, à \$140,346,311, et l'actif à \$213,588,098. Les dépôts du gouvernement s'élèvent à \$11,561,417, dont la plus grande partie est payable à demande et ne porte pas intérêt.

Il faut ajouter à la liste des Canadiens décorés par le Saint-Siège : Sir Etienne-Pascal Taché et Sir George-Etienne Cartier, tous deux commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, ainsi que ceux du Dr Frémont et du Dr Landry, de Québec, chevaliers du même ordre.

Détions-nous.—Un grand nombre de pièces fausses de 50 centins sont actuellement en circulation. La contrefaçon est très habilement faite, et on ne peut s'assurer de la fraude qu'en faisant résonner ces pièces sur une pièce de bois ou sur un comptoir. Elles portent le millésime de 1881 et sont un peu plus épaisses que les pièces de bon aloi.

Voici l'âge de quelques-uns de nos principaux hommes politiques.

- Sir John A. Macdonald est né en 1815; Sir Leonard Tilley en 1818; Sir Charles Tupper en 1821; L'hon. Edward Blake en 1822; L'hon. M. Mackenzie en 1822; Sir Albert Smith en 1824; L'hon. Isaac Burpee en 1825; Sir Hector Langevin en 1826; Sir Richard Cartwright en 1835.

Le Morning Post, de Londres, a dernièrement publié un article très favorable au Canada et au chemin de fer du Pacifique canadien. Les grands journaux anglais commencent à rendre justice à cette colonie, la plus importante de l'Angleterre, et on doit espérer qu'ils ne tarderont pas à recommander tous d'un commun accord les fertiles prairies du Nord-Ouest comme le champ d'émigration le plus propice au surplus de population qu'à la métropole.

La Gazette, parlant de l'organisation d'une société française de colonisation par l'hon. M. Royal, termine en disant :

"Il y a de la place en abondance dans le grand Nord-Ouest pour les émigrés de tout pays, mais personne n'a de meilleurs droits à une part dans l'établissement et la colonisation de ces territoires que les fils de la "belle France" qui fut la première à envoyer des explorateurs et des missionnaires dans ces régions lointaines."

La Gazette a raison.

Au nombre des derniers lauréats du

concours de droit canon à Rome, se trouve un jeune Canadien-Français, M. l'abbé Ferdinand Dupuis. Il a reçu la médaille d'argent, qui est la seconde récompense du concours.

M. Dupuis est un ancien élève du collège de Ste-Anne de Lapecatière. Il partait du Canada, en 1879, pour aller étudier la théologie et le droit canon à Rome. Il est le plus jeune des fils de M. J.-B. Dupuis, qui représentait le comté de l'Islet dans le dernier parlement provincial. Il est aussi le neveu du lieutenant-gouverneur Letellier.

La colonisation.—Mgr l'archevêque a publié dernièrement une circulaire au sujet de la colonisation dans le diocèse de Québec.

La colonisation, c'est la grande affaire pour nous, pour notre nationalité, pour notre religion. Il n'en est pas de plus importante. C'est ce que notre clergé national comprend aujourd'hui comme il le comprenait il y a un siècle. Et nul n'a été surpris de voir Mgr l'archevêque manifester cette sollicitude pour l'œuvre de la colonisation dans l'archidiocèse et dans toute la province.

Les résultats sont magnifiques dans le district de Québec. Vingt paroisses ont été créées depuis 1870. Quelques-unes de ces paroisses ont déjà donné naissance à des missions voisines auxquelles il faudra bientôt nommer des curés résidents.

Nous sommes heureux de constater ce résultat et de reconnaître la noble émulation qui anime le district de Québec et celui de Montréal dans la poursuite de la grande œuvre nationale. Nous avons toujours pensé que le clergé était seul capable de mener aussi activement cette œuvre, aujourd'hui comme au temps jadis. Aussi, ne sommes-nous pas surpris des merveilles que produit dans nos districts inexploités l'action religieuse et l'organisation paroissiale, si féconde, si puissante.

EUROPE

Il se prépare, en Espagne, un pèlerinage-monstre pour Rome. Environ 20,000 fideles, conduits par plusieurs évêques, y prendront part.

Légion d'Honneur.—Le président de la république française a conféré à M. Graham Bell, inventeur du téléphone de ce nom et exposant des Etats-Unis à l'exposition internationale d'électricité, le diplôme d'honneur et la décoration d'officier de l'ordre national de la Légion d'Honneur.

On mande de Riga (Russie), que des désordres ont éclaté, hostiles à l'Espagne, et que les autorités russes ne semblent pas vouloir les réprimer.

Les troupes autrichiennes ont subi des échecs près de Biedagora et de Dabar (Herzégovine).

AFRIQUE

Il fait un temps extraordinaire dans le Nord de l'Afrique. On y gèle, paraît-il, et les chamoux, peu habitués à ce régime, en meurent pas centaines.

L'inaction des organes digestifs des Rogons, du Foie, produit toujours des maladies qui deviennent incurables, et conduisent à une mort prématurée : Pour vous guérir faites usage des Amers de Houblon et conseillez-les à vos amis.

A l'approche des fêtes on n'entend parler que de présents, d'étrennes. La Maison GRAVEL & THIBAUT ne veut pas rester en arrière. Elle veut aussi, à sa manière, donner des étrennes à ses nombreuses pratiques, non pas en faisant cadeau de quelques petits objets dont la valeur est toujours prise sur les marchandises, mais en vendant d'ici aux Rois presque au prix coûtant.

C'est donc une belle occasion à saisir pour tous ceux qui n'ont pas encore complété leurs achats d'hiver; car, outre la modicité des prix, cette maison possède l'assortiment le plus complet. Ces marchandises sont des mieux choisies. Profitez donc de l'occasion. Venez voir notre département de Tweed, dont on fait une spécialité.

Nos Manteaux ont la meilleure coupe possible. Madame Crébassa, modiste, en a la charge: c'est tout dire. Et puis nos modes, les dames en savent déjà quelque chose. Une visite donc.

J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positive du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FÉVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles ont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. — Se rendre dans toutes les Pharmacies. — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LA VIOLETTE & NELSON.

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made.' It describes a combination of Hops, Buchu, Mandrake and Dandelion, used as a Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent. It claims to cure various ailments and is suitable for all ages.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien

Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10me jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS, GRAVEURS,

EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

CANADA

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

CANADIEN DU PACIFIQUE

Incorporée par lettres patentes sous le grand sceau du Canada

DEBENTURES A 5 POUR CENT

Payables en or dans cinquante ans

SUR PREMIERE HYPOTHEQUE DES TERRES CONCÉDÉES

Emission totale autorisée..... \$25,000,000
 Acceptées par le gouvernement comme garantie de l'exécution du contrat passé entre le gouvernement et la compagnie..... \$ 5,000,000
 Maintenant offert au public..... \$10,000,000

Le principal et l'intérêt payables en or monnayé du poids et de la finesse de l'étalon actuel—le principal à Montréal, Canada, et les intérêts le 1er d'avril et le 1er d'octobre, au gré du porteur, soit à Montréal, soit à New-York, ou à Londres, Angleterre, au taux de 4c 1/2 sterling pour chaque piastre.

Débutures de la dénomination de \$1,000 et de \$500 chacune. Le principal payable le 1er d'octobre 1881, hormis qu'elles ne soient offertes auparavant pour le paiement des terres et, en conséquence, annulées ou rachetées par les syndics à même le produit de la vente des terres, soit au cours de la Bourse ou par tirages à dix pour cent de prime.

SYNDICS POUR LES PORTEURS DE DEBENTURES

CHARLES F. SMITHERS, *Ecuyer, Président de la Banque de Montréal.*
 HONORABLE J. HAMILTON, *Président de la Banque des Marchands du Canada.*
 SAMUEL THORNE, *Négociant, de New-York.*

Les débutures sont garanties par une hypothèque consentie en faveur des dits syndics qui leur confère, en vertu des clauses de la charte, plein pouvoir de payer les débutures, principal et intérêts et de faire toucher aux porteurs le produit net de la vente des terres. Avant d'être mis en force, l'acte plus haut cité a été soumis au gouvernement qui a, depuis, accepté les \$5,000,000 comme garantie de l'exécution du contrat conformément aux clauses de la charte.

L'hypothèque ainsi créée est privilégiée sur toute l'étendue des terres concédées à la compagnie, formant 25,000,000 d'acres des plus belles terres propres à la culture, situées dans cette partie du pays désignée sous le nom de "Zone Fertile" des territoires du Nord-Ouest, reconnue comme étant la région la plus considérable et la plus propre à récolter du blé de la meilleure qualité qu'il y ait sur le continent d'Amérique, et la compagnie peut localiser son octroi de terres dans cette région exclusivement, en mettant de côté toutes les sections qui ne sont pas propres à la culture.

Les débutures seront acceptées par la compagnie en paiement des terres au taux de 110 avec les intérêts accrus sur icelles.

En vertu de l'acte d'obligation hypothécaire, la compagnie s'oblige expressément de payer les intérêts sur les débutures semi-annuellement, lorsqu'ils deviendront dus, et le principal à l'échéance. Le produit net de toutes les ventes de terres devra être remis aux syndics pour qu'ils les gardent en mains, d'abord, pour garantir l'accomplissement de l'obligation de la compagnie de payer les intérêts sur les débutures, et, tant que cette obligation sera remplie ponctuellement, pour être appliqué à l'achat de débutures, pour annulation, pourvu que le prix n'excède pas 110 pour cent et les intérêts accrus; mais si les débutures ne peuvent être achetées à ou au-dessous de ce prix, alors les syndics sont autorisés et requis de désigner, par lots, de temps à autre, à mesure que les fonds s'accumuleront entre leurs mains, les débutures qui devront être présentées pour être payées et annulées à 110 pour cent avec les intérêts accrus.

Le contrat stipule que toutes les débutures émises seront déposées d'abord entre les mains du gouvernement, et que le produit de toutes les ventes de terres sera aussi déposé entre les mains du gouvernement et ne sera payé à la compagnie qu'en proportion des travaux qui auront été faits pour la construction du chemin. L'intérêt à quatre pour cent, sur le montant restant en la possession du gouvernement, est, en vertu de l'acte précité, expressément réservé pour le paiement des intérêts sur les débutures, et ne peut être appliqué à aucune autre fin.

On verra par le rapport officiel du président de la compagnie, que les directeurs veulent terminer et ouvrir la ligne du chemin de fer jusqu'au Pacifique sans se prévaloir du droit qu'ils ont en vertu de la charte, d'émettre ses débutures en offrant le dit chemin de fer pour garantie; et qu'ils sont convaincus que les capitaux additionnels requis pour terminer le contrat et pourvoir la ligne du matériel nécessaire pour son exploitation pourront être obtenus par l'émission d'actions privilégiées ordinaires. Dans ce cas, les seules obligations qui grèveront les revenus de la compagnie seront les intérêts sur ces débutures, qui seront payés avant tout dividende sur les actions ordinaires et privilégiées.

Ces débutures seront acceptées par le Receveur-Général comme dépôt de la part des compagnies d'assurance en vertu de l'acte 40, Vict. chap. 42.

Il est pourvu à l'enregistrement des débutures à Montréal, à New-York et à Londres.

On peut examiner la charte de la compagnie et obtenir des copies de l'Acte de *fidei-commis* hypothécaire du rapport du président et du prospectus de la compagnie aux bureaux des soussignés.

Ces débutures sont maintenant offertes au public au pair avec les intérêts accrus, par les soussignés qui se réservent le droit d'en augmenter le prix, en aucun temps, sans avis préalable.

Les demandes pour débutures devront être adressées comme suit:—

BANQUE DE MONTREAL

Ses succursales en Canada, et ses agences à Chicago, et au No. 9, Birchin Lane Londres, Angleterre.

J. S. KENNEDY & Cie.,
 63, William Street,
 NEW-YORK,

W. WATSON & A. LANG,
 AGENTS DE LA BANQUE DE MONTREAL,

39, Wall Street,
 NEW-YORK.
 Montréal, 25 novembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

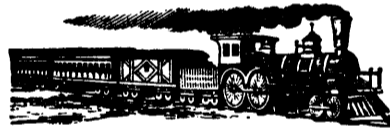
	MIXTE	MALLE	EXPRES
Départ de Hochelaga pour Ottawa.....	8.30 pm	8.30 am	5.00 pm
Arrivée à Ottawa.....	7.55 am	1.20 pm	9.50 pm
Départ de Ottawa pour Hochelaga.....	10.00 pm	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelaga.....	9.45 am	1.00 pm	9.45 pm
Départ de Hochelaga pour Québec.....	6.40 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.50 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelaga.....	5.30 pm	10.00 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.....	7.30 am	4.59 pm	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....	6.00 pm	7.45 "	
Arrivée à St. Jérôme.....	7.45 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am	9.00 "	
Arrivée à Hochelaga.....	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.....	5.15 pm	7.40 pm	
Arrivée à Joliette.....	7.40 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.....	6.30 am	8.50 am	
Arrivée à Hochelaga.....	8.50 am		

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.
 Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit.
 Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec.
 Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.
 Les Trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent la Station du Mile-Édix *deux minutes plus tard* qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.
 202 RUE ST-JACQUES, }
 VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.
 VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.
 L. A. SÉNÉCAL,
 Surintendant-Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
Trois-Pistoles.....	9 05 "
Rimonski.....	3 49 "
Campbellton.....	8 35 "
Dalhousie.....	9 15 "
Bathurst.....	11 17 "
New-Castle.....	12 52 a. m.
Moncton.....	4 00 p. m.
Saint-Jean.....	7 30 p. m.
Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.09 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,
 Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,
 No. 120, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,
 Surintendant-en-Chef.
 Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.—52 f.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

JANVIER 1882

Distribuées.		DÉPECHES.	Formées	
A. M.	P. M.		A. M.	P. M.
Ontario et Etats de l'Ouest.				
8-9 00		(A) Ottawa, par chemin de fer.....	8 15	8 00
8-8 40		(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....	8 15	8 00
Québec et Provinces Maritimes.				
5 35		Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.....		
8 00		Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q.M.O. & O. du Grand-Tronc.....	1 50	8 00
8 00		(B) Township de l'est, Trois-Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.....		8 00
12 50		Ch. de fer Occidental (ligne principale) à Ottawa.....	7 00	
9 20		Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.....		4 30
9 00		Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.....	7 00	
11 30		Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford.....		2 15
8 00	12 45	St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.....	6 00	2-15 8
8 00		Ch. de fer d'Acton et Sorel.....		8 00
10 00		St-Jean, Stanbridge et Station St-André.....	7 00	
10 00		St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.....		2 15
9 00		Ch. de fer Sud-Est.....		4 45
8 00		N.-Brunswick, N.-Ecosse et l'île du P.-E. Terrebonne, partant de Halifax, 7 et 21 Nov.....		8 00
Dépêches Locales.				
9 45		Valleyfield, Valois et Dorval.....		4 30
11 30		Route Beauharnois.....	6 00	
11 30		Boucherville, Contrecoeur, Varennes et Verchères.....		1 45
9 00	5 30	Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.....	9 00	6 00
9 00	5 30	Hochelaga.....	8 00	2 15-5
11 30		Huntingdon.....	6 00	2 00
10 00	5 30	Laohie.....	6 00	2 00
10 20	3 00	Laprairie.....	7 00	2 15
10 30		Longueuil.....	6 00	1 45
10 00		New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.....		4 30
10 00		Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne.....		2 00
8 30	2 30-6	Pointe St-Charles.....	8 00	1 15-5
11 30		St-Cunégonde.....	6 00	
10 00		St-Lambert.....		2 15
1 30		St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.....	7 00	
11 30	5 30	Côte St-Paul et St-Henri de M.....	6 00	2 00
10 00		Point-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).....		3 30
10 00	6 55	Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis.....	7.00 et 11 45	3 30
Etats-Unis.				
8-9 40		Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.....	7 00	5 40
8-8 40		New-York et Etats du Sud.....	6 00	2 15
8 00	12 30	Island Pond, Portland et le Maine.....		2 50-8
8-8 40		Etats de l'Ouest et du Pacifique.....	8 15	8 00
Grande-Bretagne.				
		Par ligne canadienne, Jeudi.....		7 00
		Par ligne canadienne pour l'Allemagne, Jeudi.....		7 00
		Par ligne Cunard, Lundi.....		5 25
		Par ligne Cunard, Supplémentaire, 13/et 27 Décembre.....		2 15
		Dépêche directe pour l'Angleterre par New-York, Mercredi.....		2 15
		Dépêches pour l'Allemagne, par New-York, Mercredi.....		2 15
		Par ligne White Star, 16 et 30 Décembre.....		2 15

(A) Saos pour Char Palais ouverte jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.
 (B) Saos pour Char Postal ouverte jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Années. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 10c. *Bohémienne de Cartes d'Années de Fantaisie*, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empire sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité. Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER,
 188, RUE NOTRE-DAME.